

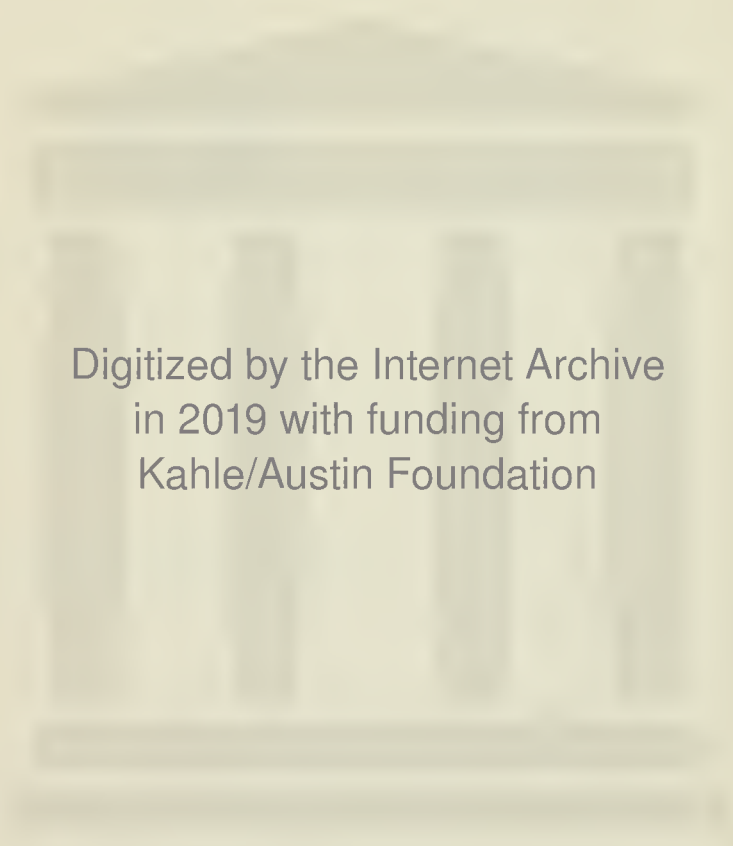
NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

PRESENTED BY

Shell Canada Limited



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

<https://archive.org/details/lesvoix0000lemy>

OSCAR LEMYRE

LES VOIX

MONTREAL
IMPRIMERIE MODELE LIMITEE
285 EST, RUE DORCHESTER
1929

PS8524, ES2V6

AVANT-PROPOS

Monsieur LeMyre, qui a déjà publié "Un Peu de Vie" et "Rêver, Chanter, Pleurer," fait maintenant entendre les "Voix" auxquelles il me demande de préluder.

C'est un honneur qu'il m'accorde, mais, en vérité, je me demande pourquoi. Il fait fi de tout ce qui me plaît — musique, couleur, recherche de la forme, culte de la rime. Aussi bien, c'est peut-être lui qui a raison, car il me dit: Ce sont des vers simples ... je m'attache surtout à l'idée, que j'essaie de transmettre au lecteur comme je la comprends ... j'ai regardé la vie et j'aurai atteint mon but si je réussis à produire chez le lecteur, les mêmes impressions que j'ai ressenties."

Le livre de M. LeMyre témoigne en effet d'une belle vie intérieure. Sa modestie et sa simplicité sont sympathiques. Il contemple les

joies et les deuils de la famille, l'enfance et la vieillesse, l'amour et la mort. Ce sont là des considérations éternelles d'où ne sont pas sortis nombre de poètes excellents.

Et, somme toute, je devrais peut-être me rappeler plus souvent cet avis de Paul Valéry, qu'il ne faut pas juger les poèmes " selon les habitudes que l'excès de littérature écrite nous a imprimées..."

PAUL MORIN.

L'auteur a déjà publié deux volumes de poésies.

“Un Peu de Vie”

et

“Rêver, Chanter, Pleurer”

Ces deux volumes sont épuisés.

LES VOIX

LES VOIX

Aux heures de loisir, quand l'esprit libéré
Des tracas de la vie,
Je me repose, seul, dans le soir éthéré,
Sous la lampe pâlie;

Mon cerveau fatigué s'éclaire dans la paix
Que le silence apporte.
Les ennuis déprimants, en un nuage épais,
S'échappent de ma porte.

Dans le calme qui vient bercer mon coeur déçu,
Je crois voir apparaître
Le renouveau d'un rêve, autrefois aperçu,
Et qui voudrait renaître.

Des lointains du passé, comme des visions,
Mon âme voit des choses
Auxquelles je rêvais, au temps d'illusions,
Des songes et des roses.

Je me laisse griser au charme des pensers
Qui me réchauffent l'âme,
Et viennent, dans mon coeur, aux essors plus légers,
Semer un peu de flamme.

L'illusion prend vie aux tableaux que je vois
Se dégager de l'ombre,
Et mon âme s'émeut, au murmure des voix
Traversant le soir sombre.

Voix reposantes, voix qui chantent de très loin,
Murmures de la brise,
Qui font rêver l'oiseau, dans les grands champs de foin,
Voix de l'été qui grise;

Voix qui jasant de vie, au linon des berceaux,
De l'enfant qui s'éveille;
Voix de l'oiseau qui trille au sein des arbrisseaux,
A l'aurore vermeille;

Voix pures dont l'accent chante l'oeuvre de Dieu,
Au matin de la vie;

Voix douces comme un hymne aux tons mystérieux,
Divine mélodie;

Voix qui chantent l'espoir, aux rêves des seize ans;
Voix douces, voix avides
De dire les mots vrais, les mots d'amour touchants,
Aux oreilles timides;

Voix grisantes des soirs où s'échappe l'aveu
Du coeur qui s'abandonne;
Voix d'ivresse qui font sourire le ciel bleu
Sur l'amour qui rayonne;

Voix triomphantes, voix dont le charme éternel
Eclate au sanctuaire;
Voix d'amour partagé, s'échangeant à l'autel,
Qui rit et qui s'éclaire;

Voix de rêve doré, près d'un berceau riant,
Quand la vie se dédouble;
Voix des parents heureux, voix qui chantent gaîment,
Quand leur regard se trouble;

Voix chevrotantes, voix dont le timbre cassé
S'échappe de vos lèvres,
Blancs vieillards qui rêvez aux choses du passé,
A vos anciennes fièvres;

Vieillards qui vous bercez, dans les soirs gris et longs,
Des tableaux de jeunesse
Ressuscitant joyeux dans l'or des cheveux blonds,
Où le bonheur se presse.

Vos chères vieilles voix, si douces au récit
Des histoires de fées,
Sont comme un chant de ciel où le bonheur fleurit,
En joyeuses bouffées.

Mais il est d'autres voix, où s'étouffent les pleurs,
Voix d'âmes affolées
S'angoissant sous l'emprise atroce des douleurs,
Voix jamais consolées.

Près des berceaux fleuris, où jasant les marmots,
Il est des berceaux vides,
Près desquels les parents écrasent les sanglots
Sous leurs lèvres livides;

Des berceaux désertés, d'où les gazouillements,
Entremêlés de rire,
Ne s'échapperont plus pour charmer les parents
Et semer du sourire.

Près des parents heureux, des parents, affolés
De désespoir horrible,
Trouvent les soirs bien longs, sans les chers envolés
Vers le ciel invisible.

Que de parents meurtris, dont les jours sans soleil
Coulent interminables,
Pleurant leur rêve mort en un affreux réveil.
Pauvres voix misérables!

Voix des amants, déçus dans leur rêve d'amour,
Dont l'espérance est morte,
Et qui ne pensent plus que le soleil, un jour,
Peut sourire à leur porte.

Voix de l'homme resté sans force en sa douleur,
Quand l'épouse est partie,
De la femme en détresse, en face du malheur
Qui s'attache à sa vie;

Voix des vieux, sans foyer, errant sur les chemins,
 Epaves de souffrance,
Tendant vers le passant leurs pauvres vieilles mains,
 Et pleurant en silence.

Voix des déçus, des vieux et des désespérés,
 Qui sanglotent dans l'ombre,
Des petits orphelins et des déshérités,
 A l'avenir bien sombre;

Voix de tous les parias que la vie a brisés,
 Dont la plainte se noie
Dans tous les autres bruits, tristes martyrisés
 De la douleur qui broie.

En écoutant ces voix, qui viennent, tour à tour,
 Me parler d'espérance,
De la douceur de vivre et de la loi d'amour,
 Ou d'atroce souffrance,

Ces voix, dont les accents, parfois légers et doux
 Comme un troublant murmure,
Ont quelquefois aussi des sons rauques et fous
 De coeur à la torture,

Je sens mon coeur s'emplir d'un trouble qui l'émeut,
Devant le grand mystère,
Dans lequel l'univers se débat et se meut,
Sur cette pauvre terre.

Et je me dis alors, en voyant le bonheur
Coûter autant de peines,
Qu'il faut bien croire au ciel, qu'il faut croire au Seigneur
A ses lois souveraines.

J'ai des élans de foi, je crois à l'au-delà
Qui compense, égalise,
Aux rétributions du ciel; car, sans cela,
Quelle affreuse méprise!

LES VOIX PURES

Voix qui jasant de vie, au linon des berceaux,

Voix d'enfant qui s'éveille,

Voix de l'oiseau, qui trille au sein des arbrisseaux,

A l'aurore vermeille.

AUTOUR DU NOUVEAU-NÉ

AUTOUR DU NOUVEAU-NÉ

Sur l'oreiller blanc où sa tête se pose,
Le nouveau-né s'endort.
Sa mère, auprès de lui, doucement se repose
Dans un long rêve d'or.

Assise auprès du lit, la grand'mère attendrie
Surveille leur sommeil,
Caressant tendrement la figure chérie
Du gros poupon vermeil.

Soudain, maître bébé fait, un long cri qui perce.
Aussitôt grand'maman
Prend son cher petit-fils, quelques instants le berce
Et l'endort doucement.

Puis, écartant le voile à fine dentelure
 Qui recouvre l'enfant,
Contemple avec amour cette ronde figure
 De gros bébé charmant.

Et puis, fermant les yeux, elle laisse son âme
 Rêver au temps ancien,
Alors que toute heureuse et toute jeune femme,
 Ce sort était le sien.

Et le père, en entrant, voit la mère et le mioche
 Qui dorment radieux,
Et grand'mère, rêvant sur sa chaise, tout proche,
 Des larmes dans les yeux.

LES TOUT PETITS

LES TOUT PETITS

Lorsque l'aube, aux champs, vient d'éclore,
Eveillant les oiseaux aux nids,
La maison s'égaie, à l'aurore,
Du gazouillis des petits lits:

Les mots que la lèvre jolie
De l'enfant murmure au réveil,
Dorent les matins de la vie
D'une caresse de soleil.

Dans les jours sombres, quand la vie
Se fait triste et dure, parfois,
Doucement, sur l'âme meurtrie,
Se penchent leurs joyeux minois.

Leur rire chasse la détresse
Du coeur impuissant à pleurer.
Sous le charme de leur caresse,
Le coeur se surprend d'espérer.

Lorsque les vieux que l'on délaisse
N'attendent plus rien d'ici-bas,
Ils penchent sur le feu qui baisse
Les rides de leurs fronts si las!

Mais il suffit de boucles blondes,
Se mêlant à leurs cheveux blancs,
Pour leur faire rêver des mondes
De nouveaux espoirs consolants.

Les tout petits enfants sont la garde d'honneur
Que Dieu place aux foyers où l'amour a son gîte.
Leurs tout petits bras blancs sont le nid où s'abrite,
Contre les jours mauvais, le fragile bonheur.

Les tout petits enfants, quand vient l'ombre des soirs,
Veillent sur les foyers, où le malheur palpite;
Sous leur rire bruyant, le bonheur revient vite
Ramener la lumière à nos frêles espoirs.

Les tout petits enfants, quand les froids viennent drus,
Réchauffent les vieux fronts sous leur tendre caresse,
A l'innocent contact de leur jeune tendresse,
La chaleur se ranime, aux coeurs qui n'en ont plus.

PREMIÈRE COMMUNION

PREMIERE COMMUNION

Ma petite ange d'amie,
Je dépose un souvenir
De pieuse poésie
A l'autel de l'avenir.

Mignonne vision blanche,
Ton coeur, à l'essor divin
Où le mystère s'épanche,
Ressemble au lis pur et fin.

Ma vieille âme de poète
S'émeut en te regardant,
Et revit pareille fête.
Vécue il y a longtemps.

Reste ainsi, Carmen charmante,
Avec ton petit coeur pur
De pure communiant,
Et ta jeune âme d'azur.

Reste ainsi, mignonne et sainte,
En ton bonheur surhumain.
Tu vivras des jours sans crainte
Et sans peur du lendemain.

Vis ton bonheur sans mélanges,
C'est des trésors comme toi
Que Dieu fait ses petits anges,
Quand ils conservent leur foi.

LA POUPÉE

LA POUPÉE

Une enfant de dix ans, aux longs cheveux bouclés,
Sanglotait de chagrin dans une chambre sombre
Qu'éclairaient seulement les rayons isolés
Des cierges qui brulaient lugubrement, dans l'ombre.

Inerte, sur son lit, la maman reposait
Dans son sommeil de mort, et sa lèvre entr'ouverte
Semblait sourire encore. Une vieille priait,
Courbée à son chevet, la grand'maman de Berthe.

La grand'mère parfois jetait un long regard,
Humide de pitié, sur la triste fillette,
Puis sur la pauvre morte, et son vieil oeil hagard
Se voilait d'une larme, essuyée en cachette.

La fillette disait son immense chagrin,
En mots coupés de pleurs, à sa grande poupée.
Son joujou, son amie, au visage très fin,
Son cadeau de Noël de la dernière année :

Un jouet qui parlait et qui disait : papa,
Maman, oui, non, savait abaisser la paupière.
Elle pleurait, la pauvre, en lui parlant tout bas,
Et sa voix était triste, ainsi qu'une prière :

"Ma petite maman est morte, comprends-tu ?
"Les hommes noirs, bientôt la mettront dans la terre !
"Je n'ai plus de maman, hélas, j'ai tout perdu !
"Je ne reverrai plus maman, ni petit frère !

Elle laissait pleurer son triste, triste cœur,
En serrant follement dans ses bras sa poupée :
"Mon bébé, j'ai beaucoup, oh ! beaucoup de douleur.
"Que vais-je devenir ? Je suis abandonnée !

"Je n'aurai plus jamais, à compter d'aujourd'hui,
"Ni plaisir ni bonheur ! " Mais tout-à-coup, surprise,
Elle cesse ses pleurs, un mot d'espoir la grise,
La poupée, en ses bras, lui murmurait : — "Oui, oui !"

LES VOIX JEUNES

Voix qui chantent l'espoir, aux rêves des seize ans,
Voix jeunes voix avides
De dire les mots vrais, les mots d'amour touchants
Aux oreilles timides.

LES PREMIÈRES AMOURS

LES PREMIÈRES AMOURS

Quand le coeur, à seize ans, sourit aux premiers rêves
Des premières amours,
Il sent vibrer en lui des affections brèves
Qu'il croit garder toujours.

L'on jure de s'aimer, d'être toujours fidèles
A ses premiers serments,
D'autres affections naissent, tout aussi frêles,
En nos coeurs inconstants.

Plus tard, le coeur vieillit, et les amours d'enfance
S'envolent tour à tour,
Devant le sentiment, plus fort en sa constance,
Du véritable amour.

Mais lorsque notre coeur, dans le cours de la vie,
Se sent triste et souffrant,
Il regarde en arrière et, souvent, il envie
Ses purs espoirs d'enfant.

De ces toutes petites choses,
Pures comme des coeurs de roses,
Naïves tendresses sans fard,
L'enfant, sans que son coeur y songe,
Sème, dans le charme d'un songe,
De doux souvenirs pour plus tard.

FIANCAILLES

FIANÇAILLES

Moments inoubliés, faits d'un emprise sainte,
Doux mystères d'amour
Qui laissent, après eux, une immortelle empreinte
Sur chacun de nos jours.

Moments où naît en l'âme, à l'aube de la vie,
La pure illusion.
Premier éveil d'amour, première rêverie,
Première vision.

Heures d'enivrement divin pour la jeune âme,
A son premier essor
Vers le but radieux de la future femme,
Le rêve nimbé d'or.

Moments où l'univers s'ombre dans le sillage
D'un grand bonheur rêvé;
Où rien n'existe plus, que la troublante image
Du demain arrivé;

Où votre front serein, que l'amour auréole
D'un peu du grand ciel bleu,
S'illumine d'espoir, dans le rêve qui vole
Vers l'avenir heureux.

Comme, au printemps vermeil, le soleil qui l'enchanter
Fait éclore la fleur,
L'amour, soleil de Dieu, dans un rayon qui chante,
Entr'ouvre votre coeur;

Votre coeur où l'amour tout doucement s'impose,
Si beau, si grand, si pur,
Que votre oeil, en sondant le grand lendemain rose,
Ne voit que de l'azur.

Laissez les jours bercer le rêve de votre âme,
En murmurant tout bas
Leur cantique charmeur à toute jeune flamme,
Ne vous éveillez pas.

Vivez ces doux moments, l'heure unique qui passe,
Rayonnante d'espoirs.
C'est un flot de bonheur que votre coeur s'amasse
Pour quand viendront les soirs.

Gardez l'illusion, naïve fiancée;
Le rêve vous est doux.
Amassez du soleil pour la jeune épousée
Et son heureux époux.

Et plus tard, bien plus tard, dans les longues veillées,
Rêvant d'hier, à deux,
Vous direz, en pensant aux heures écoulées:
"Comme on était heureux!"

PETITE INFÂME

PETITE INFÂME

Toute petite, elle riait,
Dans les bras de la jeune femme
Que son rire réjouissait,
Et qui disait; "Petite Infâme!"

A cinq ans, son air de lutin,
Rempli de malice et de flamme,
Était si charmeur, si mutin,
Que tous disaient: "Petite infâme!"

A dix-huit ans, son amoureux
Lui dit le secret de son âme;
Elle rougit, l'air tout honteux,
Mais rit tout bas. "Petite infâme!"

Enfin son coeur est enchaîné;
Mais elle a des reculs de femme.
Son époux l'entraîne, gêné,
En murmurant: "Petite infâme!"

Puis les voilà très vieux, tous deux,
L'Époux à les yeux pleins de flamme,
Quand il l'embrasse tout heureux,
En murmurant: "Petite infâme."

Hélas, la pauvre vieille, un soir,
Tout doucement, rendit son âme,
Près de son vieux, qui sans savoir,
Disait, pleurant: "Petite infâme!"

LE BÉRET

LE BERET

Sur la musique des chansons,
Rythmant leur marche cadencée,
Les gais étudiants s'en vont,
Alertes, en masse pressée.

Ils ont de l'espérance au coeur.
Leur jeune voix vibre joyeuse.
Leurs yeux pétillent de bonheur;
C'est la belle jeunesse heureuse.

Salut à l'espoir, l'avenir;
A leurs chants sonnant dans l'espace.
C'est demain que l'on voit venir.
Salut! C'est le béret qui passe.

A leur chanson, combien de coeurs
Ressentent une étrange ivresse.
Que de regards dont les lueurs
Les enveloppent de caresse!

L'étudiant est plein d'espoir,
La fillette, toute de flamme.
Tous deux chantent, quand vient le soir,
Dans le secret de leur jeune âme:

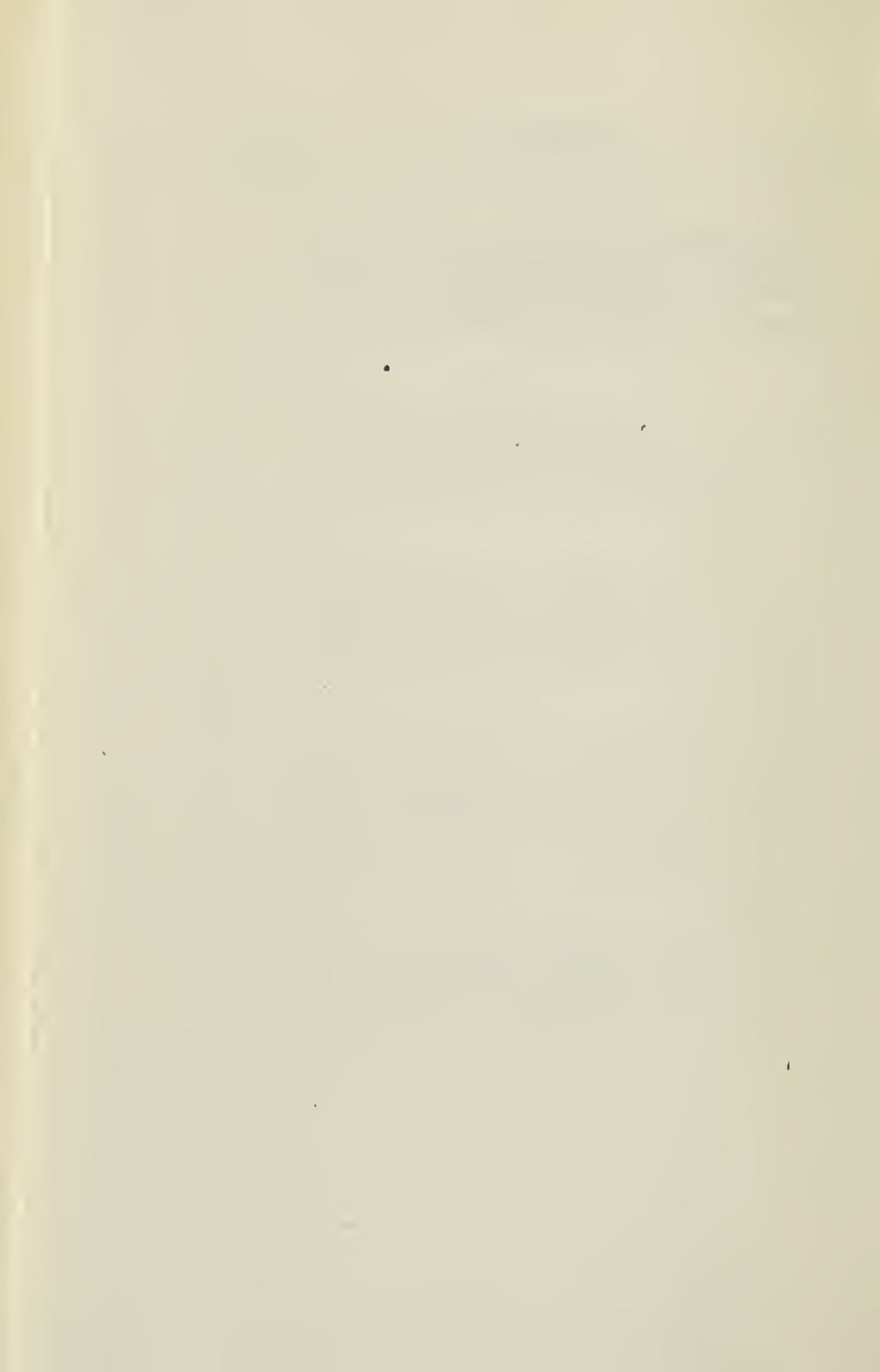
Salut aux jours qui vont venir!
Ce frisson traversant l'espace,
C'est la chanson de l'avenir.
Salut! C'est le béret qui passe.

Sur leur passage, plus d'un vieux,
Se souvenant de sa jeunesse,
Dans un sourire radieux,
Laisse échapper un chant d'ivresse.

Il revient chez lui fredonnant
Des refrains d'une ancienne année,
Et puis, le soir, en s'endormant,
Il chante à sa vieille étonnée:

Salut à l'espoir, l'avenir!
Entends-tu, ce soir, dans l'espace,
Vibrer le chant du souvenir?
Salut! C'est le béret qui passe.

•



LES VOIX DOUCES

Voix grisantes des soirs, où s'échappe l'aveu
Du coeur qui s'abandonne,
Voix d'ivresse, qui font sourire le ciel bleu,
Sur l'amour qui rayonne.

Voix qui bercent le coeur, aux heures de souffrance,
Voix douces comme un chant
De soir d'été qui grise, en parlant d'espérance,
Voix de rêve touchant.

LE REPOSOIR



LE REPOSOIR

A chacun, ici-bas, qui pense, rêve ou pleure,
Le Ciel donne toujours, un soir,
L'amour d'une âme soeur qui s'ouvre, quand vient l'heure
Où l'âme appelle un reposoir.

Pour le penseur qui rêve aux anciennes croyances,
Qu'il voudrait quelquefois ravoir,
L'amour ouvre la porte aux vieilles espérances,
Qui renaissent au reposoir.

Aux rêveurs, aux déçus, aux victimes des songes,
Qu'on était si joyeux d'avoir,
L'amour fait oublier les décevants mensonges
Et croire encore, au reposoir.

BAISERS

BAISERS

Connaissez-vous les doux baisers d'espoir,
Qui font rêver, au printemps de la vie;
Les baisers purs qui promettent, un soir,
Un avenir de longue griserie?

Connaissez-vous les longs baisers d'amour,
Les baisers fous, pleins de fièvre et de flamme,
Qui grisent l'âme et font paraître, un jour,
Un coin de ciel, dans un baiser de femme?

Connaissez-vous les baisers consolants,
Qui font revivre, aux heures de détresse,
Les baisers doux des lèvres des mamans,
Ces bons baisers de sincère tendresse?

Baisers, baisers, brindilles de bonheur,
Aux jours de joie, aux heures de folie,
Qu'advviendrait-il de notre pauvre coeur,
S'il n'avait pas votre ivresse infinie!

FLEUR JOLIE

FLEUR JOLIE

Je suis dans le jardin des cieux,
Et les prunelles dilatées
Par l'éclat des fleurs veloutées,
J'ai des frissons délicieux.

Mon regard va de fleur en fleur,
Les trouvant toutes plus jolies.
Je suis charmé, j'ai des folies
Qui veulent me sortir du coeur.

Je vais de la rose aux lis blancs,
Du muguet à la violette.
Leur parfum m'affole la tête,
Et je sens des pensers troublants.

Mes lèvres ont des désirs fous
De les unir dans leur caresse,
Et de s'endormir dans l'ivresse
Qui s'exhale des parfums doux.

Dieu, qui comprend mon désir vain,
Sourit, devinant mes pensées,
Et dans les longs rangs d'azalées,
Sa main me conduit par la main.

Il s'arrête dans un rayon
De soleil baignant une rose,
Une fleur de ciel fraîche éclore,
Qui me met au coeur un frisson.

Devant son éclat, le ciel bleu
Sent sa splendeur moins radieuse;
La flore elle-même en est honteuse,
Et le soleil a moins de feu.

Mon rêve de baiser descend
Jusqu'à la fleur de griserie.
Je sens une ivresse infinie,
Un bonheur divin qui m'éprend.

Et dans mon emprise de fièvre,
Quand mes yeux s'ouvrent, éblouis,
Ils se noient dans tes yeux jolis,
Ma lèvre sourit à ta lèvre.

GRISERIE

GRISERIE

Vous voir, respirer le parfum
Qui s'émane de vous et grise,
Se sentir gagner par l'emprise
D'un rêve qu'on voudrait sans fin;

Boire les mots doux et jolis
Que chante votre lèvre rose,
Et sentir son âme tout chose
Frissonner jusque dans ses plis;

Laisser son regard s'enivrer
Sous l'éclat de votre prunelle;
De vous voir près de soi, si belle,
Se sentir heureux à pleurer;

Laisser son âme se griser
D'un ardent désir de tendresse,
Naissant sous la douce caresse
De vos yeux qu'on voudrait baiser;

Se perdre dans un rêve fou,
Où le bonheur vivrait en maître,
Où le coeur joyeux verrait naître
L'amour qu'il a rêvé si doux;

C'est un rêve trop beau, hélas!
Mais ne serait-il qu'une trêve
En passant, laissez chanter le rêve
Qui berce. Ne le tuez pas.

ARRÊT AU BONHEUR

ARRÊT AU BONHEUR

Pendant que nous sommes chez nous,
Tout seuls et l'âme bien à l'aise;
Toi, lisant mes vers sur ta chaise,
Et moi, cherchant des mots très doux,

Veux-tu que nous fassions ensemble
Un retour vers ce dernier an
Qui va finir dans un moment?
—Pourvu que l'autre lui ressemble!—

Crois-tu pourtant, que le bonheur,
Puisse faire couler si vite
Les jours où le soleil s'invite
En y mettant tant de chaleur!

En jetant les yeux en arrière,
Je ne découvre que douceur,
Qu'amour, que joie et que bonheur,
Que tes yeux semant la lumière.

Je n'aperçois que tes bontés,
Que tes soins et que ta tendresse
Dans le chez-nous, où ta caresse
Fait oublier les ans gâtés.

Je cherche une seule journée
Où le bonheur n'est apparu,
Et qui, dans le rêve entrevu,
Ne s'est pas toujours terminée.

Tu m'as fait croire à la tendresse,
Et des horizons inconnus,
Auxquels mon coeur ne croyait plus,
S'ouvrent pour moi, pleins de promesse.

Et j'ai voulu, sur le minuit
Du dernier jour de cette année,
Si joyeusement terminée,
Mettre du gai soleil qui luit :

Et dans ton coeur, autant de joie
Que le mien ressent de bonheur,
Je veux à mes vers la douceur
Dans laquelle le trouble se noie.

Je veux que, nous ayant quittés,
L'an qui fuit, à l'an qui commence,
Laisse un flot de douce espérance,
D'espoirs, de bonheurs enchantés;

Qu'avant de partir, il lui dise:
Je leur ai fait des jours heureux,
Donne-leur les tiens, tous joyeux,
Laisse-leur le bonheur qui grise.

Afin qu'ils aillent leur chemin,
En se grisant du même rêve,
Et que, dans un bonheur sans trêve,
Ils soient unis jusqu'à la fin.

CE JE NE SAIS QUOI....

CE JE NE SAIS QUOI....

J'ai bien essayé de vous lire,
Mais je confesse rester coi.
Vous avez un je ne sais quoi
D'étrange que je ne puis dire

Vos airs de pinson en vacance
Qui sautille, heureux comme un roi,
Laissent pressentir un émoi,
L'indice de quelque souffrance.

Je trouve trop gai votre rire,
Trop bruyante votre gaîté.
On dirait un coeur dépité
Qui rit, de peur de trop maudire.

Même le rayon, qu'au passage,
Je vois resplendir en vos yeux,
Semble forcé, mystérieux,
Comme un soleil d'avant l'orage.

Votre façon d'être incroyante
A tout ce qui touche au bonheur
Décèle un besoin de douceur
Se distillant d'une âme aimante.

Vous avez, ne vous en déplaise,
Beaucoup de charmes et d'attrait,
Si, seulement, le coeur voulait
Se laisser être heureux à l'aise!

Vous pourriez, ainsi qu'une reine,
Vous laisser vivre sans émoi,
Sans ce vilain... je ne sais quoi...
Qui change vos bonheurs en peine.

VOS YEUX

VOS YEUX

Sous leur sombre reflet d'ébène ou de velours,
Où doivent se cacher tant de choses qu'on aime,
Rêves tristes parfois, ou visions d'amours,
Vos jolis grands yeux noirs vivent tout un poème.

Ils brillent d'un éclat tendre, mytérieux,
Où l'on croit deviner quelque chose d'extrême,
Quelque penser profond qu'ils recèlent, vos yeux
Faits de diamants noirs, où vit tout un poème.

Vous insulterez-vous si mon rêve, un instant,
Se repose en leurs cils? C'est que mon coeur les aime,
Vos yeux de paradis, à l'éclat doux, troublant,
Vos deux perles d'aurore, où vit tout un poème.

QU'IMPORTE

QU'IMPORTE

Vous m'avez dit: on en rira
Des serments que l'on fait aux femmes;
Et votre coeur ne gardera
Qu'un souvenir baigné de larmes.

Je sais que vous avez raison.
Mais Dieu, qui vous fit si jolie,
Défend-il que le papillon
Soit, près de vous, pris de folie.

Dites donc au soleil qui luit:
Pourquoi te leurrer de la sorte?
Ton feu s'éteindra dans la nuit.
Il vous répondra: que m'importe!

Dites à la fleur que, demain,
Elle penchera sur sa tige.
La fleur dira: j'eus mon matin.
Qu'importe que demain m'afflige.

Dites au printemps que l'été
Fait vite se faner la rose.
Il répondra: Mais j'ai chanté!
Que puis-je rêver autre chose.

Le soleil, les fleurs, le printemps
Sont l'image de ma pauvre âme.
Ils ont le feu, l'éclat, les chants;
Mon âme a son rêve de femme.

Comme eux, que m'importe demain,
Si j'ai gagné votre sourire,
Si j'ai pu baiser votre main,
Vous adorer et vous le dire.

Si j'ai rêvé que vous m'aimiez,
Quand ce n'aurait été qu'une heure;
Qu'importe si vous en riez,
Et que m'importe que j'en pleure!

LE LOGIS OÙ J'HABITE

LE LOGIS OÙ J'HABITE

Ils sont trois, au ciel où j'habite
Et qu'ensoleillent la gaiété,
La bonne humeur et la bonté.
C'est un petit ciel enchanté,
Le logis joyeux où j'habite.

La reine d'abord, la petite
Carmen, douce comme son nom,
L'ange gardien de la maison.
Petit oiseau frêle et mignon
Qui gazouille, au ciel où j'habite.

La maman, — un peu moins petite, —
Mais mignonne comme un portrait
Que l'on croirait peint par Lancret,
Elle met du bonheur discret
Au logis joyeux où j'habite.

Et le papa chez qui, bien vite,
La franchise, la bonne humeur,
Sont des conquérants de bonheur.
On ne trouve en lui que du coeur,
Le papa du ciel où j'habite.

S'il est un endroit qui mérite
Que le ciel, s'il changeait de lieu,
Choisît pour un éden heureux,
Où les jours couleraient joyeux,
C'est le gai logis où j'habite.

Aussi, le soir, quand je médite,
Au moment de clore les yeux,
Je souris, et me dis, joyeux :
"Comme on se laisse vivre heureux,
"Au logis paisible où j'habite!"

ENVOI

ENVOI

PETITE COUSINE JOLIE,

Je vous adresse, sous ces plis,
Des parcelles de poésie.
Trouverez-vous ces vers jolis?

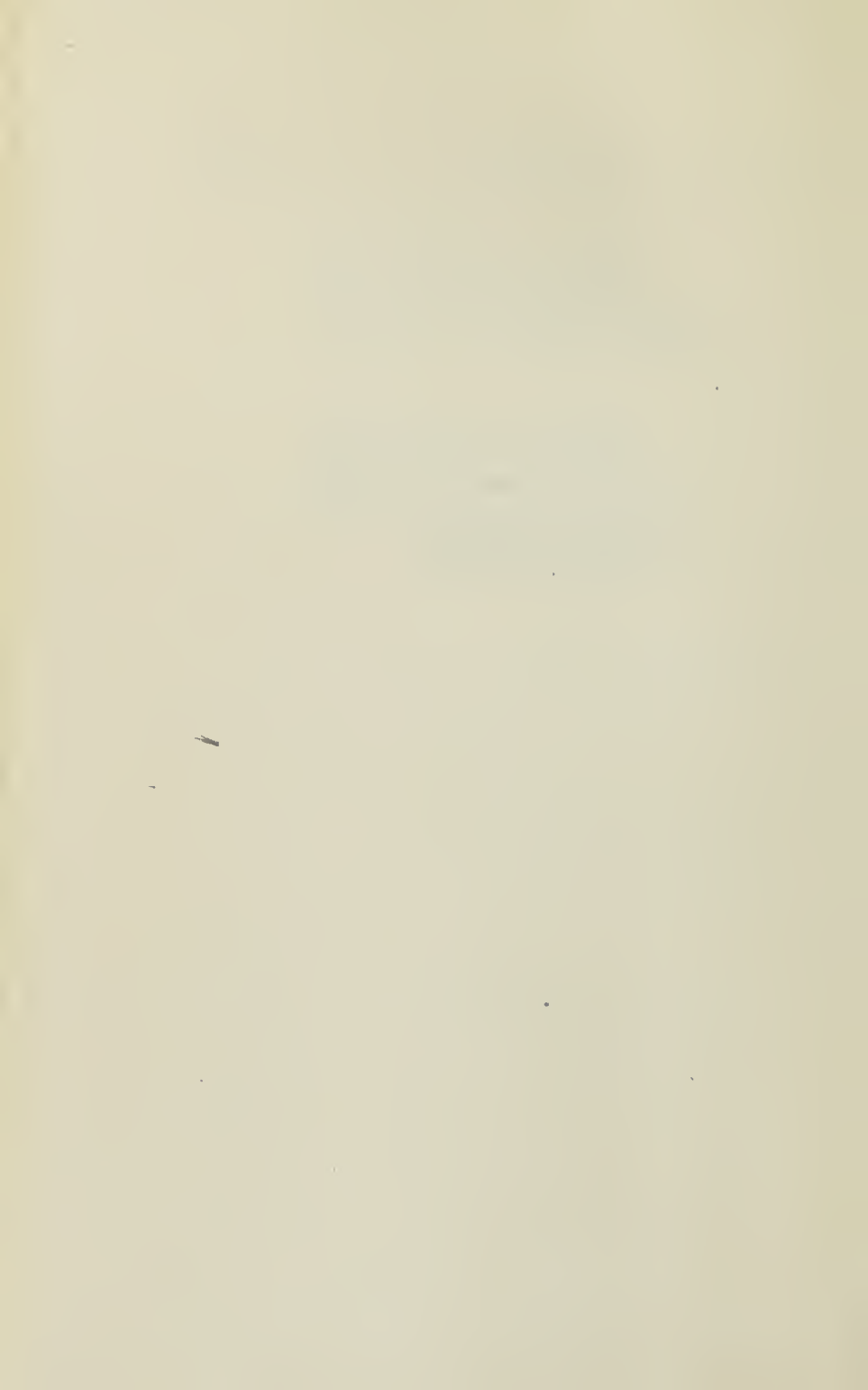
Je joins à ce galant envoi
Un petit peu de ma pensée.
Si vous la trouvez trop osée,
N'en riez pas. Dites-le moi.

Il ne faudra pas vous froisser
Si vous voyez vous apparaître,
Quand vous ouvrirez cette lettre,
Une vision de baiser.

C'est la caresse qu'à la fleur
Apporte l'âme qu'elle grise.
Je crois que c'est aussi la brise
Qui souffle, très douce, du coeur.

Ceci n'est pas un madrigal.
C'est une des choses divines
Que vous m'inspirez, ma Cousine.
N'allez pas y trouver du mal.

DILEMME



DILEMME

Que voulez-vous, enfin, qu'il fasse,
Devant votre jeune beauté?
Le poète est tout dérouté.
Voyons, mettez-vous à sa place.

Parfois, vous priez d'un ton doux,
Qu'il vous dise de tendres choses,
S'il parle de vos lèvres roses,
Il vous met de suite en courroux.

S'il lui vient des phrases jolies
Pour exalter votre beauté,
Si ses strophes ont bien chanté,
Vous traitez ses vers de folies.

Si sa main presse votre main,
Dans l'oubli de la griserie
Que cause votre causerie,
Vous trouvez son geste vilain.

Si vous le grisez, si l'ivresse
Qui lui vient de vos yeux charmeurs
Lui fait commettre des douceurs,
Vous incriminez sa caresse.

Vous devez bien savoir, pourtant,
Que le feu brûle, et que la flamme
Des yeux de femme grisent l'âme
De l'amoureux impénitent.

Pourquoi donc, alors y mettre
Tant de soleil, dans ces grands yeux ?
Ils lui causent tant d'émoi joyeux,
Qu'il hésite à se reconnaître.

Pourquoi les faire ensorcelants,
Au point de causer la folie ?
Pourquoi votre bouche jolie
A-t-elle un sourire troublant ?

Pourquoi, quand vous êtes vous-même,
Avec votre esprit pétillant,
Vos yeux et votre éclat troublant,
Ne pas permettre qu'il vous aime?

Si vous ne voulez pas d'ardeurs,
Ne soyez donc plus aussi belle;
Eteignez aussi l'étincelle
De vos grands yeux provocateurs.

Si vous refusez d'être aimée,
Eloignez le poète de vous.
Peut-il frôler, sans désirs fous,
Votre peau blanche et parfumée?

Si vous persistez à griser,
Lorsque vous connaissez sa flamme
Et les élans de sa pauvre âme,
Alors, pardonnez-lui d'oser.

ACROSTICHE

ACROSTICHE

Blonde, et si joliment petite!
En vous voyant, le soleil d'or,
Rayon souverain, hier encor,
Tremble de voir, dans le décor
Henné, où votre éclat palpite,
Entrer vos airs de clématite.

De votre blondeur jaloux,
Un seul regard de vos yeux doux
Gâte le succès qui le grise.
A se trouver moins beau que vous,
L'astre pâlit et se méprise.

SYMPATHIES

SYMPATHIES

Il en est de nos sympathies,
Comme de tout d'ailleurs.
S'il est des roses plus jolies,
Des rayons de soleil meilleurs,
Il est des milieux qu'on préfère,
Où les coeurs se comprennent mieux,
Où l'accueil nous rit plus sincère.
C'est peut-être un peu ça les cieux.

LES VOIX GLORIEUSES

Voix qui font tressaillir, au souffle de la brise,
Les soirs d'été bénis,
Voix du vent de chez nous, dont le charme nous grise,
Grande voix du pays.

CHEZ NOUS

CHEZ NOUS

Je veux voir nos ruisseaux perdus sous le feuillage,
M'y griser de douceur,
Y puiser de la joie, un regain de courage,
Dans leur calme berceur.

Je veux que sur leurs bords, ombragés de grands saules,
Un bon soleil couchant,
En dorant le rideau d'ombre sur mes épaules,
Me charme doucement.

Que leur murmure, doux comme une vocalise,
Me chante de l'espoir,
Et ranime ma foi, sous la divine emprise
De la chanson du soir.

J'y veux rêver longtemps, jusqu'à ce que la lune
Regarde fuir le jour,
Et puis, rêver encor, dans la calme nuit brune,
De bonheur et d'amour.

Je veux revoir nos bois, nos superbes érables,
Mêlés aux grands sapins,
Où se dressent, altiers, nos chênes vénérables,
Dans les forêts sans fin;

Nos grands bois, où j'aimais errer à l'aventure,
Du matin jusqu'au soir,
Grisé du calme pur de la belle nature,
Où tout parlait d'espoir;

Je veux revoir nos lacs, où le soleil se couche
Dans l'azur des flots bleus,
Où le calme du soir succède au bruit farouche
De leurs flots furieux;

Où mon frêle canot se glissait sous la lune,
Atôme si léger,
Qu'il se perdait, soudain, dans la grande ombre brune,
Avec son passager.

Je veux revoir le fleuve, où s'écrivit l'histoire
D'un passé glorieux;
Notre beau Saint-Laurent, qui roule de la gloire
Dans ses flots orgueilleux;

Notre grand fleuve unique, aux rivages fertiles,
Qui parle du passé
Dans chacun de ses coins, chacune de ses îles,
Et ses bords ombragés;

Le fleuve dont la gloire, aux quatre coins du monde,
A fait battre les cœurs,
Où le soleil rit mieux, aux flots bleus qu'il inonde
De rayons de bonheur.

Je veux revoir encor nos sublimes montagnes,
Qui font rêver des cieux,
Leurs sommets, orgueilleux d'abriter nos campagnes,
Où l'on vit plus heureux;

Leurs sommets qui se perdent dans un grand silence,
D'où coulent abondants,
Les cours d'eau qui s'en vont prodiguer l'abondance
Sur nos fertiles champs.

Je veux vous revoir tous, ruisseaux, lacs et grands fleuves,
Forêts, bois giboyeux,
Monts et champs sans pareils, immenses terres neuves,
Rivages glorieux.

Je veux vos calmes purs, vos gais rayons d'aurore,
Vos joyeux horizons,
Vos couchers de soleil, je veux vous voir encore,
Ecouter vos chansons.

Je veux que mon seul rêve, enfin, se réalise :
De me sentir heureux ;
Et que ce soit chez vous qu'il se matérialise,
Mon doux rêve joyeux ;

Epris du grand silence, où mon âme s'élève
Vers des cieux oubliés,
Mon coeur a des élans, s'élevant de son rêve,
Jusqu'aux astres dorés.

Et je n'aurai pas trop de tous mes jours de vie
Pour chanter vos beautés,
Le calme qui s'épand sur la terre bénie,
Aux sites enchantés.

Je tressaillirai d'aise, en entendant la brise
Des soirs d'été bénis
Murmurer, dans son chant qui pénètre et qui grise:
"Il aimait son pays!"

CHANT CANADIEN

CHANT CANADIEN

Bercés par le grand fleuve aux rives historiques,
Chantons à pleine voix la chanson du passé,
La chanson des aïeux, braves héros antiques,
Éclose dans le sang, pour le pays versé.

Les jours ensanglantés de notre jeune histoire
Se sont auréolés sous des rayons plus doux.
Les héros sont tombés dans un soleil de gloire,
Mais leur âme survit, heureuse, parmi nous.

Les ennemis d'hier, fatigués des querelles,
Rejetant leurs griefs de leur cœur plus humain,
Ont scellé toujours leurs amitiés nouvelles,
Et, dans un jour de paix, se sont tendu la main.

Sous leurs efforts unis, d'immenses moissons blondes,
Jaillissant de partout, doreront notre sol,
Et leur richesse, au loin, ira nourrir les mondes
Etonnés qui vers nous, bientôt, prendront leur vol.

Pays béni de Dieu, pays des grandes choses,
Que le Ciel fera beau pour nos fils à venir,
Quand sur nos corps glacés, les tombes seront closes,
Tu seras dès longtemps maître de l'avenir.

Le deux drapeaux unis
Flottant sur notre tête,
Allons tous réunis,
Comme aux grands jours de fête.

Gardons au cœur la foi,
Mère de la puissance,
Et marchons, sans effroi,
Vers l'avenir immense.

LA LANGUE FRANÇAISE

LA LANGUE FRANÇAISE

Comme un hymne d'amour que l'on chante à genoux
Aux grands saints, souriant dans leur niche dorée,
Mon coeur veut élever, dans des accents très doux,
Son hommage pieux à ma langue adorée.

Dans les vieilles chansons que les douces mamans,
Pour chasser la douleur, — petit chagrin qui perce
A travers des sanglots, — murmurent aux enfants,
Quand elle les endort, rieurs, comme elle berce!

Aux heureux de vingt ans, les élus de l'amour,
Quand elle dit tout bas le mot qui les enchante,
Et leur fait oublier la vie, en un beau jour,
Comme, aux coeurs enivrés, doucement elle chante!

Aux moments de détresse, à l'heure des combats,
Quand, pour la grande cause, il faut que plus d'un meure,
Son hymne de douleur, sur les morts de là-bas,
Est aussi triste et doux qu'une chanson qui pleure.

S'il lui faut quelquefois se faire entendre fort,
Pour défendre ses droits; s'il est des jours d'alarme,
Elle répond, puissante, à ceux qui lui font tort,
Mais dans son énergie, elle garde son charme.

Douce voix de chez nous, langue de nos aïeux,
Nous te conserverons; c'est la foi, l'espérance,
Et c'est le souvenir d'un passé glorieux
Que nous gardons en toi, sublime accent de France.

APOTHÉOSE

APOTHÉOSE

A Sainte Jeanne d'Arc.

Orléans, Domrémy, Chinon et Vaucouleurs,
Noms immortalisés dans ta sublime histoire!
Rouen, qui pleure encor ses sinistres lueurs.
Sainte Jeanne, regarde et contemple ta gloire.

Penche-toi de ton ciel, Pucelle au coeur guerrier.
La France se souvient qu'un jour tu l'as sauvée.
Ce n'est pas Orléans, c'est le pays entier
Qui bénit à jamais sa guerrière adorée.

Penche-toi de ton ciel et regarde partout.
Vois-tu ton étendard? Vois-tu ta noble épée?
Vois-tu ton souvenir qui rayonne, très doux,
Dans un soleil d'amour, de gloire et d'épopée?

Vois-tu le soleil d'or, qui rayonne et qui luit
Au coeur de l'univers, le doux pays de France ?
Pays du beau, du grand, sol glorieux, qu'aujourd'hui,
Enjolive la fleur de gaiété, d'espérance.

Tu ne te doutais pas, quand aux murs d'Orléans,
Ton étendard flottait, symbole de victoire,
Que, passé l'océan, naîtrait, après des ans,
Une nouvelle France, éprise de ta gloire ;

Que cette France et l'autre, en se tendant la main
Par-dessus l'Atlantique, auraient une même âme,
Un seul coeur pour chanter ton exploit surhumain,
Et ton apothéose, éclore de la flamme.

Et c'est ton oeuvre à toi, Vierge au coeur de héros ;
La plus grande oeuvre, encor, que le monde ait rêvée.
Vois tout un univers qui flétrit tes bourreaux,
Et les grandes douleurs dont tu fus abreuvée.

D'un continent à l'autre, écoute les accents
Qui s'élèvent vers toi. C'est l'amour, l'espérance,
C'est la voix de nos coeurs, émus, reconnaissants,
Qui chante jusqu'au ciel, l'héroïne de France.

LE VENGEUR

LE VENGEUR

C'était aux jours fameux, où las d'être soumis
Au joug altier et dur des cruels ennemis,
Les peuples affolés s'étaient levés en foule
Et se ruaient sans peur sur la terrible houle
Du flot envahisseur. Remplis du même espoir,
Tous suivaient sans faiblir la route du devoir;
Et lorsque le trépas les frappait au passage,
Tous ces héros obscurs tombaient avec courage.

Dans un coquet village, à quelques pas de l'eau
Une blanche maison, couverte de bardeau,
Se dressait dans un nid de chênes séculaires,
Qui couvraient l'alentour de leurs têtes altières.
Une femme, encor jeune, auprès de l'âtre éteint,
Parle tout doucement à son fils qu'elle étreint.

Ce dernier, un enfant de quatorze ans peut-être,
Qu'elle adore ardemment et qui sait reconnaître
Sa tendre affection. L'enfant, agenouillé,
Plonge ses grands yeux noirs sur le regard mouillé
Qui se fixe, obstiné, sur le foyer sans flamme;
Et des frissons rageurs traversent sa jeune âme.

—Mère, fait-il soudain, ils ont été battus!

—Qu'importe, mon petit, si ton père n'est plus!

—Ceux qui meurent ainsi, moissonnés par la guerre,
S'ils tombent à leur poste, où va leur âme, mère?

—Ils sont tous des héros qui s'en vont au ciel bleu,
Parmi les anges d'or, s'asseoir auprès de Dieu.

—C'est beau d'être un héros?

—Ça fait verser des larmes

Aux femmes dont le coeur est toujours plein d'alarmes.

—Ah! C'est donc pour cela que tu pleures toujours?

Et si tous ces soldats aux mines de vautours
Étaient restés chez eux, nous serions avec père?

Ah! Comme je la haïs, cette armée étrangère,

Et si j'étais un homme, avec ce fusil-là,

Je les chasserais tous; ah! tu verrais cela!

Et puis, mère, tirer, tu sais, c'est très facile.

Pour tuer un soldat, pas besoin d'être habile.

On ferme les deux yeux pour ne pas avoir peur,

Puis on tire le chien; l'ennemi, frappé, meurt.

Tu vois, c'est pas malin, et si tu voulais, mère,

Je m'en irais aussi pour rejoindre le père

Et me battre avec lui!

La pauvre mère, alors,

Sent un frisson glacé lui traverser le corps.
—Tais-toi, tais-toi, méchant, lui dit-elle éperdue,
Et sa grande douleur, trop longtemps contenue,
Elle fond en sanglots qui lui brisent le cœur.
Et, fixant sur son fils son regard de douceur:
—Ne parle plus jamais de ces choses terribles
Qui remplissent mon cœur de douleurs indicibles.
Ces choses font mourir, n'en parle plus jamais.
Toi partir, pauvre enfant, non, non, car j'en mourrais!
Elle lui prend la main, défaillante, muette,
Et le conduit ainsi jusques à sa chambrette,
Et, quand il fut couché dans son petit lit blanc,
Elle chanta longtemps, pour endormir l'enfant,
De ces refrains d'amour, doux comme des prières,
Que chantent aux petits, toutes les jeunes mères;
Et puis, lorsqu'elle vit que ses yeux étaient clos,
Elle s'enfuit de peur d'éclater en sanglots.

Mais soudain, dans la nuit sombre et silencieuse,
Retentit au lointain une rumeur affreuse,
Mélange de clameurs et de bruits de tambours,
Qui sèment la terreur dans tous les alentours.
L'enfant s'éveille alors dans un rêve de gloire,
De combats meurtriers, de sang et de victoire;
Puis, encor sous l'effet du songe glorieux,
Il saute de son lit et darde ses grands yeux
Sur la route, qu'éclaire un blond rayon de lune,

Et, dans son coeur ardent, s'éveille sa rancune.
Il se glisse sans bruit dans le passage obscur,
Saisit le vieux mousquet, reposant sur le mur,
Et saute, les pieds nus, par la fenêtre ouverte.

Précédés des clairons, sur la route déserte,
Les soldats ennemis s'avancent dans la nuit.
Les portes des maisons s'entr'ouvrent à ce bruit,
Mais se referment vite, et les femmes tremblantes
Poussent tous les verrous, craintives, haletantes.

L'officier qui commande, un gaillard vigoureux,
Au torse herculéen, au visage haineux,
Lance à travers la nuit ses appels à voix forte.
L'enfant l'a vu. Vers lui, d'abord son oeil se porte,
Et son regard brillant perce l'obscurité.
Lorsqu'il voit l'officier passer à son côté,
Il lève le mousquet, dans un geste fébrile,
Ne vise qu'un instant et, d'une main virile,
Tire sur l'officier, qui tombe lourdement.
Les soldats, furieux, dirigent sur l'enfant
Le feu de cent fusils, pour venger cet outrage,
Et partent bruyamment, le coeur rempli de rage.

Alors, de la maison, la mère, tout en pleurs,
Se précipite et pousse un long cri de douleur,
A l'aspect de son fils étendu sur la pierre,

Et du sang, qui rougit sa belle tête altière.
Elle accourt près de lui, des larmes plein la voix.
L'enfant mourant, alors, se soulève et la voit:
—Maman, ne pleure pas, j'ai bien vengé le père!
Adieu, bonne maman, adieu, console-toi.
Tu ne m'en veux pas, dis, c'était plus fort que moi!
Soudain, les yeux hagards, il redresse sa taille:
—Vois donc, mère vois donc, Dieu, le belle bataille!
Les ennemis ont peur, vois donc, le père est là.
Un mort, un autre... un autre, encor! Hourra!
Ils tombent tous! Malheur, ils ont tué le père!
Papa, papa... j'étouffe... Ah!... Je... meurs! Adieu, mère!

Sa tête s'affaissa sur le perron glacé,
Et l'on n'entendit plus que le souffle oppressé
Et les gémissements de la mère en démente,
Pendant que tout autour, retombait le silence.

VISION

VISION

Le sort en est jeté! La bataille est finie.
Dans le suprême élan, les deux chefs sont tombés.
Sur Québec attristé, des nuages plombés
Recouvrent lourdement l'héroïque agonie.

Les Plaines d'Abraham exhalent des sanglots,
Des plaintes que le vent emporte dans l'espace,
Comme un gémissement de désespoir, qui passe
Sur le cap orgueilleux, et s'éteint dans les flots.

Dans la nuit qui descend, plongeant dans les ténèbres
La plaine où l'héroïsme, en le râle s'éteint,
Les ombres des deux chefs apparaissent soudain,
Et leur regard s'emplit de visions funèbres.

Une immense pitié s'empare de leur coeur,
Où le poison mordant d'un grand doute se glisse :
Tant de sang, tant de deuil et tant de sacrifice
Produiront-ils jamais rien de compensateur ?

Sous le doute, leur coeur s'affole de souffrance.
Leur regard anxieux interroge la nuit,
Cherchant une réponse à l'horizon qui fuit,
Wolfe, de l'Angleterre, et Montcalm, de la France.

.....
Alors, devant leurs yeux que la douleur voilait,
La transformation, comme un rêve, s'opère.
Sur la plaine de mort, une vision naît,
Sublime, éblouissante, en la nuit qui s'éclaire.

Un grand murmure sort, joyeux et frissonnant,
Des plaines où la mort sanglotait tout à l'heure.
Des ombres, par milliers, s'agitent. Leur accent
Succède, dans la nuit à la plainte qui pleure.

Les ombres, tour à tour, se lèvent et s'en vont,
En défilés joyeux, longs défilés de rêve,
Marchant vers l'avenir, avec l'espoir au front,
Que la nuit voit passer, dans les champs, sur la grève.

Devant les yeux surpris des deux chefs éblouis,
Le tableau s'agrandit, des forêts, des campagnes,
Apparaissent partout: un immense pays,
Où succèdent les lacs aux beautés des montagnes.

Dans les sentiers, perdus sous l'ombre des grands bois,
Sur les rives des lacs, des rivières, des fleuves,
Du défilé joyeux, se détachent, parfois,
Des groupes, s'arrêtant au sein de terres neuves.

Et par enchantement, ils voient sortir du sol,
Tout le long du parcours, de modestes chaumières.
La randonnée, au loin, poursuit toujours son vol,
Et des milliers de toits luisent près des rivières.

Puis, l'épaisse forêt s'éclaircit sous les coups
De hache des colons. De vastes champs fertiles,
Où mûrit la moisson, se dessinent partout,
Sur les monts, sur la plaine et jusque sur les îles.

Auprès des champs de blé, des champs, où les troupeaux
Paissent l'herbe abondante, apparaissent sans nombre;
Près des humbles maisons, des bâtiments nouveaux,
Des villages entiers, semblent sortir de l'ombre.

Et les longs défilés poursuivent leur envol,
Mais le rang s'éclaircit des groupes qui s'arrêtent
A chaque endroit propice et s'emparent du sol,
Où d'immortels destins d'un grand pays s'apprêtent.

A mesure qu'ils vont en se disséminant,
Semant l'âme d'un peuple en chaque paysage,
Ils laissent derrière eux un spectacle étonnant
D'éveil et d'existence en tout endroit sauvage

Des villes, maintenant, sortent de l'horizon
Qui se peuple de mâts et de clochers d'église,
D'où semble s'échapper une immense oraison
Dont les accords pieux s'élèvent dans la brise.

Sur les ondes, qu'hier, sillonnaient les canots
Légers, silencieux des peuplades sauvages,
Circulent, maintenant, de superbes bateaux,
Dont l'aspect imposant étonne les rivages.

Et les yeux étonnés les voient voguer au loin,
Messagers de richesse et porteurs d'abondance
D'un pays nouveau-né, jusques à chaque coin
De la noble Angleterre et de la douce France.

.....

Les deux chefs, éblouis du spectacle empoignant,
Sentent leur coeur s'emplir d'un immense bien-être.
Ils sont conquis, grisés, par le charme prenant
De voir là, devant eux, l'âme d'un pays naître.

Et sous l'illusion du tableau qui grandit,
Des voix de deux pays se mêlent, amicales,
Dans des propos joyeux d'union où se lit
Le rythme de l'amour, aux notes triomphales.

Dans leur âme, soudain, une grande clarté
Se fait. Le coeur vibrant d'espoir, de confiance,
Ils comprennent alors la grande vérité
D'amour, qui fait sortir de la mort l'espérance.

C'est enfin la réponse à l'appel éperdu
Que leur coeur anxieux avait fait à l'espace.
C'est le bonheur subit, énorme, inattendu,
Que fait germer le sang de la gloire qui passe.

C'est une âme nouvelle, éclosée dans ce sang,
Une âme rénovée au feu de la souffrance,
L'âme d'un peuple uni, travailleur et puissant,
Donnant à l'univers un pays d'espérance.

Et leur coeur se dilate au bonheur surhumain.
Lorsqu'en se rencontrant, leur regard se dévoile,
Les deux chefs, sans parler, s'étreignent par la main,
Et leur oeil, attendri, d'une larme s'étoile.

LES VOIX BRISÉES

Voix des coeurs torturés, où s'étouffent les pleurs,
Voix d'âmes affolées,
S'angoissant sous l'emprise atroce des douleurs,
Voix jamais consolées.

Plaintes des parias que la vie a brisés,
Dont la clameur se noie
Dans tous les autres bruits; voix des martyrisés
De la douleur qui broie.

LA VOIX DES CIMETIÈRES

LA VOIX DES CIMETIÈRES

Un murmure angoissant, qui nous étreint le coeur
Et mouille nos paupières,
S'échappe, en un frisson de trouble et de douleur,
Du sein des cimetières.

La triste mélopée, ainsi que des soupirs
Affolés de tristesse,
S'épand dans les soirs gris, peuplés de souvenirs
D'amour et de tendresse.

Morts, emportés trop tôt, et trop vite oubliés,
Dans la vie affolante,
C'est votre voix qui vient, des lointains ignorés,
Gémir dans la tourmente;

C'est votre coeur, meurtri par le rapide oubli,
 Qui se gonfle et se brise,
Et sème ses sanglots dans l'hymne endolori
 Que nous pleure la brise;

C'est la voix du vieux père, appelant ses enfants,
 Dont les têtes aimées
Ne se montrent jamais, dans les sentiers fuyants
 Des tombes désertées;

C'est la voix de la mère, appelant son petit,
 Que ne vivait que d'elle,
Et qui ne pense pas à sauver de l'oubli
 La tombe maternelle;

C'est la voix de tous ceux qui peuplent l'au delà
 Mystérieux et sombre;
C'est leur chant douloureux, empoignant comme un glas
 Qui sanglote dans l'ombre;

C'est la plainte des morts, dont on n'a plus besoin,
 Qui pleurent sous les lierres,
Loin des pensers des leurs, enfouis en quelque coin
 De nos grands cimetières.

Il ne faudrait, pourtant, qu'un penser, quelquefois,
Pour adoucir l'emprise
Atroce de l'oubli, rien qu'une chère voix
Vous parlant dans la brise.

Il ne faudrait qu'un front s'inclinant, attendri,
Pour calmer vos alarmes,
Qu'un regard qui viendrait, sur votre cœur meurtri,
Répandre quelque larmes.

Eh bien! Séchez vos pleurs, oh! nos chers disparus;
La voix des cimetières
S'imprègne des accents que vous avez connus,
Pour prier sur vos bières.

Elle vient, consolante et douce, comme un chant
De l'ancienne demeure,
Caresser, d'un refrain de tendresse touchant,
Le pauvre mort qui pleure.

UNE HISTOIRE

UNE HISTOIRE

Dans un bar animé, des buveurs en gaité
Racontaient en riant des histoires joyeuses,
Quand un vieillard tout blanc, le dos un peu voûté,
Entra craintivement, cachant ses mains frileuses
Sous un veston très vieux, trop mince pour le froid
De ce soir de janvier, et, s'approchant, timide,
Du groupe de viveurs, murmura d'une voix
Basse et triste: "J'ai froid!" Et son regard humide
Couvrait les verres pleins d'un bon vieux vin mousseux.

L'un des joyeux viveurs, devinant une chance
De s'amuser gaîment aux dépens de ce vieux,
Lui dit en ricanant: "Allons, le père, avance!"
Puis, au garçon du bar: "Un verre pour monsieur!"
Un rayon de plaisir, dans les yeux du bonhomme,
Un instant se fit jour. Il fut presque rieur.

Quand il leva son verre, en tremblant, il eut
Un éblouissement dans l'éclat de ses yeux.
Et, la voix forte, il dit : "Je bois à la jeunesse,
Je bois à vos amours, à vos rêves heureux.
Rêvez, riez, chantez, quand pleure la vieillesse!"
Puis il leva son verre et, jetant son chapeau,
D'un grand geste, il leva l'épaisse chevelure
Qui dérobaît son front, un front très grand, très beau,
Où s'étaient imprimés, ainsi qu'une blessure,
Les traits accentués de deux larges sillons
Révélant la douleur. La voix, soudain, plus sûre,
Il dit: "Joyeux enfants, dont j'ignore les noms,
Pour vous remercier de votre bienvenue,
Le vieux, que vous voyez, va vous faire un récit
De ses rêves d'antan. Ne riez pas. Sa vue
Vous tromperait peut-être."

Un grand cercle se fit
Autour du misérable, aux yeux profonds d'artiste,
Il redressa sa taille et, nerveux commença:

Ce que je vais vous dire est une histoire triste.
La tristesse, pour moi, je ne connais que ça.
Si ça n'y paraît plus, j'eus aussi ma jeunesse,
Ma gaiété, mon talent. J'étais heureux, aimant.
J'ai su les baisers fous, l'enivrante caresse
De l'amour. A vingt ans, je connus une enfant,
Au regard de madone, une blonde adorable,

Auprès de qui mes jours, comme un songe, passaient.
Ce fut la vie à deux, l'existence ineffable
Des jeunes épousés, les baisers qui suivaient
Les baisers éperdus, la caresse affolante
De deux coeurs se fondant dans un rêve d'amour!
Tout l'univers, pour moi, vivait dans ma charmante
Marie, unique amour de ma jeunesse. Un jour,
Notre bonheur s'accrut d'une nouvelle ivresse;
Une enfant blonde vint égayer de ses jeux
L'humble logis d'espoir, de rêve et de tendresse,
Où, depuis plus d'un an, nous rêvions à deux.

De mon bonheur naquit un regain de courage.
J'eus d'immenses espoirs, des désirs affolants.
Je rêvai de trésors, d'éblouissant mirage
D'un avenir doré pour mes êtres aimants.
Deux ans passèrent comme un long songe d'ivresse.
Puis, survint le réveil, terrible, douloureux,
Le réveil foudroyant, plein de sombre détresse,
Qui nous laisse meurtri, quand on est trop heureux.

Un jour, je m'éveillai, seul, l'âme désolée,
Sanglotant de douleur sur mon rêve flétri.
Mon joyeux nid, désert! Ma fauvette, envolée!
Avec mon doux bébé, mon angelot chéri.
Comprenez-vous cela? Errer en pleine ivresse,
Se laisser vivre, heureux, sans voir couler les jours,

Nager dans le bonheur, la joie et la caresse,
Vivre son existence en deux seules amours
Qui sont pour vous le ciel, l'avenir, l'espérance,
S'être fait un doux nid riant d'espoirs divins!
Puis, se sentir tout seul, brisé par la souffrance,
Et sans autre horizon que d'éternels chagrins!
Ah! Riez, jeunes gens, pendant qu'il en est l'heure.
Plus tard, la vie est sombre aux pauvres délaissés.
Riez. Il est assez d'autre monde qui pleure,
Quand les rires joyeux, trop tôt, nous ont laissés!
D'abord, je restai fou, stupide et sans comprendre
Toute l'énormité de mon affreux malheur.
Puis je criai, pleurai, ne voulant plus entendre
Aucun propos d'espoir. Je pensai que mon coeur
Était mort pour jamais. Puis, je crus que mon âme
Allait ressusciter. Quelqu'un me dit, un soir,
Qu'il avait vu passer ma petite et ma femme.
Je les cherchai partout, avide de les voir,
De pardonner, d'aimer et d'être heureux encore!
Je les revis. Hélas! Il eut bien mieux valu
Ne les revoir jamais! Ma fillette, ma Flore,
Ne me reconnut pas!

Lorsque j'eus aperçu

Mes deux chères amours, j'allais m'approcher d'elles,
Quand j'entendis ma fille, en riant, demander:
"Maman, vois donc, quel est ce pauvre-là?" — "Ma belle,
Je ne sais pas, viens-t'en!" Ah! Je sentis gronder,
Dans mon coeur sanglotant, une tempête horrible.

Je me sentis mourir, et partis comme un fou.
Je retournai chez moi. Dans mon chagrin terrible,
Je sanglotai de rage et je détruisis tout
Dans mon nid déserté. Je criai ma détresse
Aux murs glacés et nus, et, comme un pauvre chien,
Je partis au hasard. Pour noyer ma détresse,
Je bus! Je bus! Je bus!

Allons, vous voyez bien

Qu'il faut rire et chanter! Regardez-moi, je chante,
Je ris, je suis gai, j'oublie et le vin est bon!
L'existence est atroce et la vie est méchante.
N'importe, il nous faut rire! Allons, mais riez donc!
Il pleurait, éperdu, son immense chagrin.

Personne ne sourit dans la salle attristée.
Nul ne souffla mot, mais on entendit, soudain,
Comme un glas qui sonnait sur cette vie horrible,
Le bruit d'un verre plein, brisé sur le parquet,
Jeter un son rempli de tristesse indicible,
Le verre d'un buveur ému qui sanglotait.

CRUEL AMOUR

CRUEL AMOUR

Dans sa chambre de jeune fille,
Jeanne pleurait, un soir d'été.
Sa mine, autrefois si gentille,
N'avait plus sa douce gaîté.

Elle aimait, la pauvre fillette,
Un beau garçon à l'oeil moqueur,
Et sa tendresse inquiète
N'avait pas su toucher son coeur.

Pleure, pauvre petite, en secret, ta tristesse,
Ton jeune coeur naïf ne connaît pas l'amour.
C'est un tyran qui brise, avec une caresse.
Bien d'autres coeurs brisés en pleurent, quelque jour.

Dans son boudoir de grande dame,
Jeanne, un soir morose d'hiver,
Le regard perdu dans la flamme,
Laisse ses larmes s'écouler.

Son époux sans coeur l'a laissée
Pour ne revenir qu'au matin,
Et la pauvre Jeanne, angoissée,
Succombe à son premier chagrin.

Pleure, le seul bonheur pour la femme qui souffre
Est de pouvoir pleurer. Pleure jusques au jour.
Les pleurs font oublier et nous cachent le gouffre
Où l'illusion meurt en le deuil de l'amour.

Triste mère qui se désole,
Jeanne, plus vieille, pleure encor,
Car son seul garçon, son idole,
A brisé son pauvre coeur d'or.

Malgré ses trésors de tendresse,
Elle n'a pu le retenir,
Et s'inquiète, avec tristesse,
Si le petit va revenir.

Pleure, pleure tout bas fillette, épouse ou mère,
Dans ton coeur désolé par le cruel amour.
Ceux qui t'ont fait souffrir, pauvre âme solitaire,
Des pleurs qu'ils t'ont fait causés, pleureront à leur tour.

Jeanne rêve devant la flamme
Où danse un ancien souvenir,
Et triste, triste vieille femme,
Elle attend l'heure de mourir.

Pensant à ceux que sa tendresse
Chérit encore dans son coeur,
Elle sanglote de détresse
Et s'éteint avec sa douleur.

Pleurez, pleurez toujours, pauvres femmes aimantes,
Vos pleurs sont des trésors qui compteront un jour
Pour les ingrats d'hier, dont les âmes méchantes
N'auront pour se sauver, que vos larmes d'amour.

HEURE SOMBRE

HEURE SOMBRE

Quand la vie a bien morcelé
Le coeur qui croyait, hier encore,
Et qui maintenant, désolé,
Pleure pour un rayon d'aurore ;

Quand on regarde autour de soi,
Les vestiges des anciens songes,
Qu'on s'aperçoit avec émoi
Qu'ils n'étaient que des mensonges ;

Quand le sourire des amis,
Que l'on croyait si vrai, naguère,
Semble se croire compromis
De descendre à notre misère ;

Quand celles qui parlaient d'amour,
Aux soleils des autres années,
Nous abandonnent à leur tour,
Oublieuses des fleurs fanées;

Quand on demeure là, tout seul,
Dans notre rêve de folie,
Le coeur broyé sous le linceul
Où le fait étouffer la vie;

Quand on se demande d'où vient
L'atroce douleur qui nous brise,
L'angoisse horrible qui nous tient
Dans les griffes de son emprise;

Quand on sait avoir été bon,
Utile autant qu'on a pu l'être,
Et qu'on recherche la raison
De l'injustice qu'on voit naître;

Quand le coeur voudrait sangloter
Les choses qu'il ne peut dire;
Quand ceux qui devraient consoler
S'étonnent qu'on ne puisse rire;

Quand il faut refouler toujours,
Dans le coeur qui n'a plus de place,
Les misères de tous les jours,
Et la souffrance qui nous glace;

Quand on recherche avidement
Des yeux où trouver du sourire,
Un sein où pleurer follement
Les affres de notre délire;

Quand on vénèrerait le coeur
Qui, comprenant notre détresse,
Endormirait notre douleur
Sous la chaleur d'une caresse;

Et que tout nous manque à la fois,
Ce qui console, berce, enivre,
Comprenez-vous qu'il est des fois
Où l'on voudrait bien ne plus vivre?

EPANCHEMENT

EPANCHEMENT

Tu ne sais pas les heures sombres
Que le coeur traverse, parfois.
Tu ne peux connaître les ombres
Où lutte ce coeur aux abois.

Tu connais si peu de la vie
Qui, dans tes rêves de vingt ans,
Paraît prometteuse et fleurie.
Elle a des réveils affolants

As-tu déjà lu, dans un livre,
Les affres du marin, perdu
Sur une mer, qui ne lui livre
Que son angoisse d'inconnu?

Autour de lui, partout le vide
Et le silence déprimant.
Son oeil fixe le ciel, avide,
Et pas un astre au firmament.

Il semble pour lui que le monde
Se soit englouti pour jamais,
Sous cette masse de mer blonde,
Au mystère des flots épais.

L'oppression l'étreint, l'enserre,
Au point qu'il pense que son coeur
Va se briser, comme le verre
Eclate aux lèvres du souffleur.

L'immensité se couvre d'ombres
Qui palpitent devant ses yeux.
Son oeil se perd dans les cieux sombres,
Aux inconnus mystérieux.

Il cherche un rayon, une étoile,
Qui viennent lui parler d'espoir;
Rien, que l'inconnu qui se voile;
Rien, que l'ombre; rien, que le soir.

Son cœur se gonfle, en sa poitrine;
L'oppression l'étreint, le mord.
Il voudrait l'étoile divine,
Et n'a qu'une impression de mort.

Plains celui qui, seul dans l'espace,
S'en va désespéré, meurtri,
Lamentable épave qui passe,
Entraînant son rêve flétri.

La frêle barque, où sa jeunesse
Croyait voguer vers le bonheur,
S'en va, de détresse en détresse,
S'échouer au roc du malheur.

Il n'a plus même, dans l'âme,
Une larme qui puisse couler,
Plus un rêve, plus une flamme,
D'illusion pour consoler.

Ses rêves sont des choses mortes,
Dont le souvenir est resté,
Comme les fleurs pendent aux portes,
Quand le froid a chassé l'été.

Son avenir est sans lumière,
Son horizon, un ciel voilé.
Son oeil voudrait voir, en arrière,
Où le rêve s'en est allé.

Sa barque s'en va vers le gouffre,
Où sombrent les désabusés.
Son coeur est mort. Pourtant, il souffre.
En songeant aux bonheurs passés.

Si ce paria de la vie,
Un jour, passe sur ton chemin,
Sois pour lui l'étoile bénie,
Tends lui chaleureuse, ta main.

Si son pauvre coeur souffre encore,
C'est qu'il n'est pas mort tout à fait.
S'il lui venait un peu d'aurore,
Peut-être bien qu'il renaîtrait.

S'il allait faire la folie
De s'éveiller, le malheureux,
Sois pour lui l'étoile jolie,
Fais le vivre au ciel de tes yeux.

Il faut si peu de chose à l'âme,
Pour la sauver du désespoir,
Et comme un doux regard de femme
Peut faire renaître d'espoir!

NAUFRAGE

NAUFRAGE

Un cri terrifiant résonne dans la nuit :
"La banquise !" Aussitôt, un craquement horrible,
Un sursaut du titan qui se cabre avec bruit,
Des ombres s'agitant, dans l'horreur indicible,
Des êtres affolés, s'écrasant dans la mer,
Des enfants éperdus et des femmes mourantes,
Se groupant, demi-nus, dans le vent froid d'hiver,
Et le sifflet pleurant ses notes discordantes !

C'est la mort, on le sait. C'est la terreur chez tous.
C'est la mort assurée, horrible, inévitable,
Avec l'onde pour lit, pour cercueil, les remous,
Le froid terrifiant de la mer insondable,
Où se voient engloutir des milliers d'êtres fous.
Hélas ! Il est des faits que rien ne peut décrire,
De si grandes horreurs qu'on pleure en les pensant.

Ils étaient là, deux mille, à bord de ce navire,
Le plus grand, le plus beau, construit jusqu'à présent.
Tout ce que le génie avait conçu d'immense,
S'était amoncelé sur ce géant des mers,
Ce monstre de grandeur, de force et de puissance
Pour lequel on n'avait pu prévoir de revers.
Du fond de l'entrepont aux salons des premières,
Partout, des yeux rieurs, partout, de la gaiété.
Aux salons, des danseurs dans des flots de lumières,
Étalant à plaisir un luxe inusité,
Des artistes, des grands, des rois de la finance,
Des femmes déroband la blancheur de leur cou
Sous les riches joyaux, et riant en silence
Des craintes des trembleurs. Partout, un plaisir fou!
Et, tout-à-coup, horreur! La monstrueuse chose!
Le sourire ébauché se changeant en sanglot,
La bouche, qui riait, soudain, se sentant close
Sous l'horrible rictus de la peur qu'aucun mot
Ne saurait exprimer. L'étreinte des danseuses
Se changeant en un spasme horrible de terreur.
Les rires se changeant en grimaces affreuses.
La foule, délirante et mourante d'horreur!

Aux chaloupes! Alors, une énorme foulée
Vers le dernier moyen de salut pour chacun.
Mais la foule affolée, au centre est repoussée.
Non, les femmes d'abord, les enfants! Mais aucun
Homme, avant, ne peut obtenir une place

Dans les canots sauveurs, tant que, sur le bateau,
Des femmes resteront! Alors, l'horreur me glace
Pour raconter ce fait, ce terrible tableau;
On voit des êtres forts, conduire vers la vie
Une femme, un enfant et puis, s'en retourner
Où la mort les attend! Oh! l'horrible agonie
De tous ces condamnés, se sentant expirer,
Sans espoir de salut, sauvant leurs fils, leurs femmes,
Et se sentant mourir, en murmurant tout bas
Des fragments de prière oubliés dans leurs âmes!
Quelques-uns, affolés et trop faibles, hélas,
Pour supporter l'horreur de ce tableau terrible,
Se jetant dans les flots ou se logeant au coeur
Un plomb libérateur! Et la crainte invincible
Jetant sur tout ce peuple un voile de terreur.
Et, du fond du tableau, sublime tragédie,
L'orchestre, qui poursuit un morceau commencé!

Je salue, en pleurant, l'héroïque agonie
De ce groupe sublime et jamais surpassé,
Qui, le coeur envahi d'une horrible souffrance,
Et sachant que la mort le guettait sans merci,
Sut mourir en héros, aux accords d'une danse!
Ce spectacle est horrible, et je m'arrête ici.

Pourtant, il est des faits que je ne pourrais taire,
Des prodiges d'amour, de courage inouï;
Des femmes de vingt ans, ces anges de la terre,

Qui, pour vivre, n'avaient qu'à dire: Oui
A celui qui voulait les conduire à la vie,
Et préférant mourir que quitter leur époux.

La mer dut adoucir leur terrible agonie,
Et se dire, en roulant leurs corps dans ses remous,
Que ces femmes étaient trop vaillantes pour suivre
Les êtres hébétés, sans entrailles, sans coeur,
(Ceux-là que le destin, pourtant, eut dû poursuivre!)
Qui volaient leur salut, sans sentir la rougeur
Empourprer leur visage, et qui, lorsque les femmes
Courageuses luttaient et ramaient hardiment,
Les bras nus sous le froid, et les deux mains en sang,
Eux, pleuraient en crispant leurs ignobles mains blanches
Sur leur visage empreint d'immense lâcheté!

Hélas! Tout est fini. Quelques morceaux de planches
Indiquent seuls que, là, vient de se compléter,
Dans l'ombre de la nuit, une horrible hécatombe.
Et, sur les malheureux, engloutis à jamais,
Loin des êtres aimés, sur leur horrible tombe,
Impassible, la mer roule ses flots épais.

Dieu seul, peut-être, a vu toute l'horreur atroce
De la scène de mort qui se passait la nuit.
Lui seul a pu saisir tout l'odieux, le féroce
Egoïsme des uns, et je suis sûr que lui,
Qui fut le grand témoin qui voit au fond des âmes,

A jugé, de son ciel, les mérites de tous,
Que c'est lui qui sauva tous ces enfants, ces femmes
Du destin trop affreux qui les guettait! Mais nous,
Mais l'univers entier, que la nouvelle affreuse
De l'horrible désastre a fait plus que navrer,
Qui ne sait que le fait, la chose douloureuse,
L'univers, attristé, lui, n'a pu que pleurer.

PERDU

PERDU

C'est un soir de janvier, dans les grands arbres nus,
Le vent pousse, rageur, ses sifflements aigus,
La neige, dans les champs, tourbillonne affolée,
En une danse folle, ardente, échevelée,
Qu'accompagne, en hurlant, la chanson du grand vent,
Et le bruit sourd du bois qui, sous le froid, se fend.

Sur le sentier, couvert d'un lourd manteau de neige,
Un homme, qu'un habit de drap léger protège
Seul contre le grand froid, s'avance lentement.
C'est un vieillard courbé, qui va péniblement,
Traînant son pas de vieux dedans la neige épaisse.
Son visage flétri, tout ridé, pâle, laisse
Entrevoir l'anxiété qui lui serre le coeur.
Il baisse vers le sol un oeil fou de douleur.
Ses cheveux sont plus blancs que la couche neigeuse

Qui les couvre. Il essuie, avec sa main frileuse,
Sa barbe, où des glaçons pendent à chaque brin.
Cela vous fait pitié de voir son grand oeil brun
Laisser tomber des pleurs qui gèlent au passage
Et, tels des diamants, brillent sur son visage.

Quelquefois, il s'arrête, et se faisant un masque
De ses mains, il attend que passe la bourrasque.
Alors, découragé, tout frissonnant de froid,
Il pousse un long soupir où pleure de l'effroi.
Il plonge son regard dans la poussière blanche
Qui vole tout autour, et sa tête se penche.
Pour rendre la chaleur à ses membres lassés,
Il se bat tout le corps de ses deux bras glacés.
Pour réchauffer un peu ses doigts que le froid pince,
Il les plonge un instant sous son habit trop mince.
Puis il reprend sa marche, éperdu, gémissant,
Le désespoir au cœur et toujours faiblissant,
Puis, il s'arrête encor, pris de peur affolante,
Et repart; et sa marche est sans cesse plus lente.

Soudain, le vent grandit, et la rafale énorme
Fait tomber près de lui le sommet d'un grand orme
Le tourbillon neigeux l'enserme dans ses flots.
Il vacille un instant et tombe sur le dos,
Au milieu de la route.

Il pleure, appelle, crie,

Mais rien ne vient troubler son horrible agonie.
Il va mourir ! Son front se glace d'épouvante.
Il veut chasser en vain la crainte qui le hante.
Malgré tous ses malheurs, il ne veut pas, pourtant,
Que le trépas le prenne en ce sombre ouragan,
Sur cette route seule, immense et blanche,
Sans prêtre, sans amis personne qui se penche
Sur son pauvre vieux corps. Expirer là tout seul,
Sur ce chemin, si blanc qu'il a l'air d'un linceul.
N'ayant pour chant de mort que le souffle terrible
De ce grand vent d'hiver. Oh ! Cela, c'est horrible !

Il veut parler, crier, sa voix, toujours plus basse,
Comme un souffle léger, expire dans l'espace.
D'étranges visions passent devant ses yeux.
Son regard ébloui voit son passé joyeux
Voltiger devant lui. C'est d'abord son enfance,
Pleine d'entrain joyeux, de rêve, d'espérance,
Dans la maison, là-bas, où l'on vivait heureux,
A côté des parents et des frères nombreux,
Puis, au milieu de tous, une figure aimante
Apparaît et sur lui se penche, souriante.
Le groupe augmente encor de figures d'enfants
Espieglés et gais, qui grimpent, triomphants,
Sur ses genoux, son dos et jusque sur sa tête.
Alors, tout disparaît, la neige, la tempête,
Le vent qui hurle au loin, la misère, la mort
Hideuse, qui déjà se penche sur son corps.

Son oeil se fixe, ardent, sur ces scènes joyeuses
Qui le reportent loin, vers les heures heureuses.
Il se soulève et tend les bras vers ce tableau.
Mais son regard, soudain, voit un être nouveau,
Une grande ombre noire, avec des yeux terribles
Qui vient broyer le groupe en ses deux mains horribles.
Le vieillard, angoissé, fou d'atroce douleur,
Sous un grand désespoir, sent se briser son coeur.
Il retombe, mourant, éperdu sur sa couche.
Une douleur sans nom lui contracte la bouche.
Il se tord, impuissant, et son regard vitreux
Se ferme sous la main du trépas.

Pauvre vieux!

La vision s'envole et son regard se voile.
Ses deux pieds sont gelés dans ses souliers de toile.
Il sent, dans tout son corps, un grand froid l'envahir.
Terrifié, pleurant, il voit la mort venir.
Il veut lever la tête, elle semble rivée
Au lit glacé de neige où la mort l'a fixée.

La neige tombe, épaisse, et couvre lentement
Ses jambes et son corps et son visage blanc.
Il veut lever les mains, ses mains restent inertes.
Et la neige s'engouffre en ses lèvres ouvertes
Pour exhaler un son. Un grand frisson nerveux
Le secoue... Un long râle.... et c'est tout.

Pauvre vieux!

Le vent souffle toujours dans le sommet des ormes
Et la neige poursuit sa danse aux mille formes.
Un linceul, lourd et blanc, couvre le maheureux
Endormi pour toujours.

Pauvre vieux! Pauvre vieux!

PETITE VIOLETTE

PETITE VIOLETTE

Elle fut trouvée, un matin,
Dans un bosquet de fleurs écloses,
Avec un petit air mutin,
Qui faisait sourire les roses.

Devant l'éclat de ses grands yeux,
Et sa mine toute coquette,
Riant au soleil, tout joyeux,
On dit: "La belle Violette!"

Petit être sorti du soleil et des fleurs,
Qui naquis en riant, petite fleur joyeuse,
Ris bien fort, car bientôt cesseront les chaleurs.
Après l'été, qui sait si tu seras heureuse.

A dix-huit ans, son petit coeur
S'éprit d'un papillon volage
Qui butinait avec douceur
De longs baisers sur son visage.

Violette, sans dire non,
Buvait les phrases amoureuses
Que lui chantait le papillon,
Avec des caresses joyeuses.

Prends bien garde à l'amour, pauvre petite fleur,
N'écoute pas l'amant qui, tout bas, vient te dire
Des mots si doux, si doux, qu'ils briseront ton coeur.
Quand on aime, vois-tu, c'est fini de sourire.

Hélas, le papillon, un soir,
Abandonna sa Violette,
Toute brisée et sans espoir,
Pour chercher une autre amourette.

Et pleurant son rêve envolé,
Triste petite fleur mourante,
Dans son coeur meurtri, désolé,
Elle disait, la pauvre amante :

Prenez garde à l'amour, aux papillons menteurs,
Qui vous trompent souvent, quand ils viennent vous dire
Des mots si doux, si doux et si faux que j'en meurs.
Gardez bien votre coeur, si vous voulez sourire.

LE PETIT MISÈRE

LE PETIT MISÈRE

Il était un tout petit gars
Qui n'avait ni père ni mère.
Il mangeait les morceaux épars
Qu'il ramassait parfois par terre.

Il suivait, le jour, les chemins,
Guettant les riches équipages,
Tendant, en pleurant, ses deux mains,
Pour n'avoir rien, que des outrages.

Le soir, avec les animaux,
Il s'endormait au seuil des granges,
Mais il disait toujours, tout haut,
Sa petite prière aux anges.

Il était un tout petit gars
Qu'on nommait le "Petit Misère",
Parce qu'il vivait du hasard
Et n'avait ni père, ni mère.

Un soir froid d'hiver, triste et las,
Le pauvre petit misérable,
Qui n'avait plus de pain, hélas!
S'en vint mourir dans une étable.

Mais les anges blonds du Bon Dieu
Avaient entendu sa prière,
Avec des chants mélodieux,
Ils prirent l'âme de Misère.

Il était un tout petit gars
Qu'on nommait le "Petit Misère".
Il fut si bon jusqu'à sa mort,
Que Dieu le mit près de sa mère.

LES VOIX CONSOLANTES

Voix reposantes, voix qui chantent de très loin,

Murmures de la brise,

Qui font rêver l'oiseau, dans les grands champs de foin.

Voix de l'été qui grise.

SOURIRES

SOURIRES

Vos sourires, rayons émanés des cieux bleus
Pour animer le monde
Et lui faire oublier que tout n'est pas joyeux,
Sont l'espoir qui l'inonde.

Sur le berceau tout blanc, où l'angelot s'endort,
Dieu met vos yeux de mère,
Dont l'éclat caressant fait naître un rêve d'or
Volant loin de la terre.

Aux premiers pas qu'il fait, hésitant et craintif,
Votre oeil aimant l'attire.
Il l'appelle et le fait, dans un élan hâtif,
Aller à votre rire.

Et c'est ainsi qu'il va vers la lutte et les jours,
Bercé par la caresse,
Doucement rassurante, où vos yeux de velours
Font germer la tendresse.

Doux soleil où l'enfant puise l'amour, l'espoir
Et la force de vivre,
Votre sourire est l'astre et le divin miroir
Dont le reflet l'enivre.

Plus tard, l'enfant grandit, se transforme et subit
La loi de la souffrance;
Et c'est votre sourire, encore, qui lui dit
Les doux mots d'espérance.

C'est dans votre sourire, à nos vingt ans fleuris,
Que le rêve s'éveille,
Et, dans la vision de bonheurs attendris,
Doucement s'émerveille.

Rayonnement divin d'amour auréolé,
Le sourire, à l'église,
S'épand dans la douceur du chant d'orgue voilé
Qui transporte et qui grise.

Et puis, lorsque l'époux au labeur s'alourdit,
Parfois, de défaillance,
C'est dans votre regard, alors qu'il lui sourit,
Qu'il trouve la vaillance.

Et lorsque le destin vient clouer les douleurs
Et le crêpe à sa porte.
C'est votre bon sourire, où s'étouffent les pleurs,
Qui charme et reconforte.

Sur les cheveux dorés de l'angelot vieilli,
Des flots de neige blanche
Se sont amoncelés. Le destin l'a meurtri.
Sa tête lasse penche.

Pendant qu'à vos tricots, vos doigts sont attachés,
Votre regard s'inquiète
Et suit les pensers lourds que vous savez nichés
Dans une chère tête

Ces pensers sont aussi ceux que vous refoulez
Tout au fond de votre âme;
Mais vous vous oubliez et vous les recélez
Dans votre cœur de femme.

Vous savez que les deuils et les déceptions,
 Qui vous ont déchirée,
Ont affolé son coeur, vide d'illusions
 De l'enfance dorée;

Qu'il rêve tous les soirs, à ceux qui sont partis,
 Et que son âme, avide
De revivre les ans où riaient les petits,
 Sent son foyer bien vide.

Lorsque vos doigts tremblants caressent son vieux front,
 Vos yeux semblent lui dire
Tant de choses qu'il sent les pensers qui s'en vont,
 Chassés par le sourire.

A l'aurore, à l'été, pendant les longs soirs gris,
 Chaque jour, à toute heure,
Femmes, votre sourire, aux reflets attendris,
 Réconforte qui pleure.

Et n'y eut-il pour ciel que l'éclat de vos yeux,
 Où chante le sourire,
L'on devrait bénir Dieu d'avoir créé les Cieux
 Où l'amour nous attire.

CONSOLATION

CONSOLATION

L'air effronté, cheveux au vent,
Un chapeau trop grand sur l'oreille,
Joyeux, et se tournant souvent,
Un gamin, à mine vermeille,
Fait tournoyer dans sa main
Les quelques pièces blanches,
Qui lui vaudront un peu de pain,
Du lait, et même quelques tranches
De bon lard frais ou de jambon.

Le petit cireur de chaussures
Aspire le soir. C'est si bon
De courir après les voitures,
D'être libre comme l'oiseau,
Flâner léger, quand descend l'ombre,
Lorsque, le soir, le temps est beau,

Et puis, dormir dans la pénombre
Des arbres, sur quelque vieux banc.

Il se penche sur la clôture
Qui garde le lac transparent,
Et les yeux rieurs, il murmure
Des bêtises et des mots fous
A l'adresse de son image,
Qu'il contemple dans les remous,
Parmi le reflet d'un nuage.

Quel âge a-t-il? Il ne sait pas.
Petit vagabond de la rue,
Depuis qu'il promène ses pas
Un peu partout et que sa vue
N'aperçoit que les mêmes endroits,
Il n'a pas connu de famille.
Qu'importe? S'il garde ses droits
De dormir, l'été, sous la charmille,
Et l'hiver, dans les vieux bâtiments;
De vivre des pièces qu'il gagne
En faisant rire les passants.
Qu'importe qu'il vienne d'Espagne,
De la France, ou de Tripoli,
Pourvu qu'il soit libre et joli,
Et fasse fi de la police!
Qu'il baigne sa face rosée
Dans la brise calme du soir,

Qu'il soit gai comme le printemps,
Qu'il chante et que, la nuit venue,
Il puisse dormir, sans draps blancs,
Sur un coussin de terre nue,
Dans des rideaux d'arbres ombreux,
Et sous la garde de la lune,
Rêvant aux anges des cieux bleus,
Ou bien à quelque tête brune!

Pendant que le gamin joyeux
Charme le soir de sa fusée
De rire jeune, pur, heureux,
Une dame en sombre toilette,
Au regard triste, vient s'asseoir
Tout près. Relevant sa voilette
Noire d'un deuil encor récent,
Elle suit attentionnée,
Tous les gestes fous de l'enfant;
Et sa gaîté désordonnée
Doit évoquer un souvenir
Qui lui brise le coeur, sans doute,
Car elle ne peut retenir
Un sanglot qui la brise toute.

L'enfant se retourne soudain,
Et marchant craintif vers la dame,
Il lui demande: "Avez-vous faim?
"Tenez voici des sous, madame!"

Lui, seul, sans papa, sans maman,
Qui n'a jamais cessé de rire,
Ne conçoit pas d'autre tourment,
Ni d'autres paroles à dire.
Elle prend la main du petit,
Et l'attire soudain vers elle:
"Garde ton argent, mon chéri,
"Je n'en ai pas besoin, dit-elle."

"Alors, pourquoi que vous pleurez?
"On vous fait du chagrin, peut-être;
"Ou bien, c'est donc que vous souffrez?"

Alors, à ce bon petit être,
La dame fait signe que non,
Et, laissant exhiler sa peine:
"J'ai perdu mon petit garçon,
"Mon trésor. Il était à peine
"Grand comme toi, blond comme toi,
"Il m'aimait, il riait sans cesse.
"Il était toujours avec moi,
"Et c'était ma seule tendresse.
"Mon pauvre petit Jean est mort!"

Il comprend alors qu'elle pleure.
Levant sa tête aux cheveux d'or,
Il saisit sa main et l'effleure
D'un baiser craintif, machinal.

Il ne connaît pas la caresse,
Mais il comprend qu'elle a du mal;
Et c'est l'éternelle tendresse
Qui dort au cœur de tout enfant
Qui se réveille en lui, sans doute,
Lui qui n'a pas eu de maman.
De ses beaux grands yeux, une goutte
D'eau tombe jusqu'à cette main.
La dame relève le tête.
Voyant le regard du gamin,
Rempli de tristesse inquiète,
Humide, rechercher le sien:

"Dis, veux-tu que je sois ta mère?"
Et l'enfant, joyeux: "Je veux bien!"

Prodige du ciel, la misère
Qui console le chagrin,
Et le pauvre gamin sans mère,
Suivant la maman sans gamin!

SOIR D'ÉTÉ

SOIR D'ETE

Le parc immense dort dans un rayon de lune
Argentant le lac bleu d'indécises couleurs.
La nuit calme, partout, couvre d'une ombre brune,
Les longs rangs d'arbres verts et les massifs de fleurs.

Dans les sentiers déserts, des ombres enlacées
Passent discrètement et se hâtent, sans bruit,
Vers les endroits déserts, où les feuilles pressées
Dérobent leur étreinte à la lune qui luit.

Parfois, vif et rapide, un bruit d'ailes légères
Passe, comme un murmure, en le soir silencieux.
Des oiseaux attardés en amours passagères,
S'en reviennent, craintifs et le coeur soucieux,

Conter, en hésitant, à l'amante fidèle,
Quelque histoire d'amis, quelque récit menteur
Que la pauvrete entend, sans cris et sans querelles,
Refoulant son chagrin tout au fond de son coeur.

Les érables touffus qu'aucun souffle n'agite,
Dans l'eau calme du lac se regardent dormir,
Tout étonnés d'y voir le reflet qui palpite
De couples enlacés, s'embrassant à loisir.

Assis seul à l'écart, auprès d'une charmille,
Je rêve, le coeur plein d'un grand charme infini,
Le regard captivé par le rayon qui brille
Dans le pâle miroir du lac bleu tout uni.

Et dans ce calme pur et cette nuit si belle,
Un repos sans égal se fait sentir en moi;
Et je sens, tout ému, dans mon âme nouvelle,
S'éveiller, tout à coup, un indicible émoi.

Mon coeur s'emplit alors d'un grand regain de vie.
Des reflets de bonheur volent devant mes yeux;
Et, la paix revenue en mon âme ravie,
J'embrasse l'alentour d'un long regard joyeux.

Et je bénis le soir qui chasse les alarmes,
Et ramène le calme aux coeurs qu'il sait charmer,
Le soir qui fait sècher, dans l'étreinte, les larmes,
Le soir qui fait rêver, le soir qui fait aimer.

RÊVE D'ÉTOILES

REVE D'ETOILES

Dans un sentier mousseux, perdu sous le feuillage,
 Nous cheminions, émus
De nous retrouver seuls dans cet endroit sauvage,
 Où rien ne vivait plus.

Tout doucement, ma main pressait ta main tremblante,
 Et malgré nous troublés,
Nous marchions sans parler, sous la nuit imposante
 Et les cieux étoilés.

Les astres éclatants semaient sur l'ombre immense,
 Leurs longs sillons de feu,
Parsemant de rayons, la nuit épaisse et dense,
 Aux tons mystérieux.

Et le regard brillant d'une extase naïve,
 Nous regardions les cieux,
Lorsque je vis, soudain, une larme craintive
 S'échapper de tes yeux.

Et cette goutte d'eau perlant sous ta paupière,
 Apparut à mes yeux
Plus pure que l'étoile éclairant l'atmosphère,
 Et ses milliers de feux.

RENOUVEAU

RENOUVEAU

A ma fenêtre ouverte où me berce, très doux,
Le vent chaud de l'été qui fleure la campagne,
Je me laisse griser du bonheur qu'accompagne
Enjôleur et si bon, un souvenir de vous.

Les fenaiseurs joyeux, sur la charge qui monte
Accumulent le foin dont le parfum s'épand;
Cependant que leur voix vibre joyeusement
Dans un chant d'autrefois, qui charme et qui remonte.

Et dans la griserie, où tous mes pensers fous
S'envolent, je revis, je m'enivre d'ivresse,
De grand vent parfumé, dont le chant me caresse,
Et c'est tout l'ancien moi qui rit et pense à vous.

LES YEUX

LES YEUX

Souventes fois, le soir, tout seul dans le silence,
J'ai contemplé, rêveur, les grands infinis bleus,
Mais je n'ai point senti d'ivresse plus intense,
Que celle que produit l'éclair de deux grands yeux.

Le ciel d'un doux regard, et celui de la voûte
Brillante, sur mon front, deux mystères d'amour
Qui, dans mon coeur troublé, sèment parfois le doute,
Et qui le font rêver et croire, tour à tour.

Le grand ciel de là-haut, tout au fond de mon âme,
Fait pénétrer l'espoir d'un au delà meilleur,
Mais le ciel d'un regard, où rayonne la flamme,
Me fait rêver, d'amour, d'espoir et de bonheur.

LES LARMES

LES LARMES

Les larmes des enfants, qui coulent à propos
D'un caprice, d'un rien, ou de folles colères,
Et troublent les mamans, sont des pleurs salutaires
Qu'un bon baiser refoule au coeur encore gros.

Les larmes des amants, avides de tendresse,
Sont comme la rosée aux fleurs des grands jardins;
Le soleil de l'amour, de ses rayons divins,
Les sèche et nous fait vivre à sa chaude caresse.

Les larmes que les fils arrachent, tous les jours,
Aux yeux doux des mamans, sont des larmes sanglantes,
Les larmes de vos coeurs, pauvres mères aimantes,
Pourtant, vous oubliez et pardonnez toujours.

Les pleurs des pauvres gueux, qui s'en vont sur les routes
Désespérés et las, cherchant un peu de pain
Qu'ils dévorent bien sec, les larmes de la faim,
Se séchent, cependant, devant de pauvres croûtes.

Les larmes sont pour tous, un bien, un don sacré.
Enfants, hommes, vieillards, tous ont dans l'existence,
Ressenti le besoin de pleurer en silence,
Parfois, pour soulager leur pauvre cœur navré.

INSOUCIANCE

INSOUCIANCE

Je m'en allais joyeux, promenant ma gaité
Sous le soleil riant d'une blonde journée
De printemps, et, las, je m'étais arrêté
Dans un square public, à l'ombre ensoleillée.

Tout près de moi, soudain, je vis un jeune enfant,
Un gamin de dix ans, aux cheveux en broussaille,
Aux habits déchirés, qui passait en sifflant,
Un vieux chapeau perché sur son regard canaille.

Il criait, en riant, des bêtises à ceux
Qui lui jetaient parfois un regard ironique,
Avec des mots à lui, des gestes audacieux,
Les poursuivant de loin, de son regard cynique.

Je le regardais faire, et sans savoir pourquoi,
J'étais intéressé, quand, la face moqueuse,
Le gamin me cria: " C'est-y qu'j'ai d'lor sur moi?"
Et son rire éclata, plein de gaîté joyeuse.

"Comment t'appelles-tu?" L'enfant rit de nouveau:
"Qué qu'ça vous fait ça, vous?", me dit-il ironique;
Et, trouvant le mot bon: "je suis un p'tit oiseau!"
Puis il partit, joyeux, en faisant une nique.

Je restai là, muet, mais je trouvai, pourtant,
Que ce déguenillé qui suait la misère,
Savait le vrai moyen de vivre sans tourment,
Puisqu'il pouvait ainsi rire à toute la terre

PENSÉES D'ALBUM

PENSEES D'ALBUM

Album, gerbe de souvenirs,
Qu'on revit aux heures moroses
De nos incertains avenir,
Vous contenez de douces choses.

Les feuillets tournent sous nos doigts,
Comme des touchers de caresse.
On rit, en relisant parfois
Des anciens propos de tendresse.

Que de madrigaux innocents,
Cachant de troublantes pensées,
Dorment aux feuillets jaunissants
De l'album des heures passées.

On sourit d'un gai souvenir;
Un rayon d'autrefois nous grise.
On rêve . . . en sachant définir
Trop tard, une phrase incomprise.

Rayons d'antan, soleils éteints,
Sous les averses de la vie,
En souriant aux cocurs étroits,
Vous semez l'ivresse ravie.

Les feuillets de l'album des jours
Nous disent des choses qu'on aime.
Souvenirs qu'on relit toujours
Ainsi qu'un précieux poème.

On perd des feuillets, sans savoir,
Au vent destructeur de la vie;
D'autres restent dans un tiroir,
Gerbe de souvenirs bénie.

Et, plus tard, on aime à revoir
Ces petites choses amies
Se refléter dans le miroir
Des époques trop tôt finies.

NOCES D'ARGENT

NOCES D'ARGENT

Le temps suspend son vol, à l'étape de joie
Où les époux, émus,
Se retrempent le coeur, pour la nouvelle voie
Vers d'autres inconnus.

Les vingt-cinq coups d'argent des cloches cristallines
Sonnent les renouveaux
Des ivresses d'antan, sur les visions divines
De jours encor plus beaux.

Et la voix de mon coeur se mêle à leur voix douce,
Dans l'appel au bonheur
Que mon âme sincère, en suppliante, pousse
Pour des ans de douceur.

PITIÉ DE PAUVRE

PITIÉ DE PAUVRE

C'est le nuit de Noël, une nuit étoilée,
Les carillons joyeux, dans leur longue envolée,
Vont annoncer à tous que le sauveur est né.
Et tout le peuple accourt au temple festonné.
Les couples empressés se hâtent vers l'église,
Malgré leurs chauds habits, grelottant sous la bise.
Et le froid fait crier le trottoir sous leurs pas.

Quand tous furent entrés dans l'église, là-bas,
Un homme qui, debout près du perron de pierre,
Avait cent fois en vain dit la même prière :
Celle du malheureux qui pleure pour un sou,
S'en allait lentement, lassé, le regard fou,
Avec, au bord des cils, une larme gelée,
Cherchant, pour s'y coucher, une porte isolée.

Tout à coup son regard, baissé vers le trottoir,
Aperçoit dans la nuit quelque chose de noir.
Il se hâte, il accourt et vers l'objet se penche.
Il découvre un enfant, à la figure blanche,
Malgré le froid qui pince, et qui lui semble mort.
Il le prend dans ses bras, le porte sur le bord
D'un perron retiré. D'un peu de neige dure,
Qu'il fond avec son souffle, il lave sa figure.
L'enfant ouvre les yeux et serre auprès de lui,
Tout frissonnant de froid, son petit corps bleui.

Alors, ce pauvre à qui tous refusaient l'aumône,
Ce mendiant pleurard, à la figure atone,
Que la bise glaçait sous son habit léger,
Pleure sur son semblable, et, pour le protéger,
Prend sa veste trouée et doucement le couvre,
L'enserme dans ses bras. L'enfant, alors, recouvre
Sous cette tendre étreinte, une douce chaleur,
Et, ranimé, s'endort aux bras de son sauveur.

Quand les couples joyeux revinrent de l'église ,
On vit, sur un perron de vieille pierre grise,
Un homme à demi nu, par le trépas blémi,
Et qui pressait encore un enfant endormi.

NOËL DE PERE

NOEL DE PERE

Il rêve près du feu qui pétille et qui chante,
Le pauvre homme, si seul, en cette nuit qu'enchanter
L'écho du carillon joyeux du vieux clocher.
Il rêve aux vieux noëls, et ses yeux vont chercher,
Dans la flamme joyeuse, un souvenir d'ivresse,
Souvenir de bonheur, d'amour et de tendresse.
Cette nuit où, tout seul, il se sent malheureux,
Tout son passé revient vivre devant ses yeux.

C'est d'abord le Noël de la joyeuse enfance,
Le Noël qu'on attend de longs mois à l'avance,
Qui charme les enfants et fait rêver les vieux,
Celui des tout petits, charmant, mystérieux,
Alors qu'on s'en allait tous ensemble à l'église,
Se cachant jusqu'au front, dans sa crémone grise;
Et quand on arrivait dans le temple, là-bas,

Étouffant avec soin, le bruit sourd de ses pas,
On s'arrêtait, saisi par l'éclat des lumières,
Le chant joyeux de l'orgue et l'air plein de mystères;
Et, plus loin, tout au fond du sublime décor,
Le prêtre, en son costume aux longues franges d'or;
L'autel resplendissant d'un éclat féérique,
Tout ce luxe, pour nous, mystérieux, magique,
Qui nous laissait ravis, les yeux extasiés
Errant tout à l'entour, jamais rassasiés.
Puis, quand on allait voir, sur sa couche de paille,
Le petit Enfant-Dieu, près du gros boeuf qui baille,
On oubliait soudain les lumières, le chant,
Pour ne plus contempler que le petit Enfant.

Puis, un autre Noël, celui de la jeunesse,
Alors qu'il s'en allait gravement à la messe,
Jeune homme de vingt ans, seul avec sa Margot,
Très gênés, tous les deux et sans se dire un mot.
Comme il trouvait, pourtant, sa chère et vieille église
Plus belle, sous l'éclat des yeux de sa promise.
C'est, penchés sur la Crèche, aux pieds de l'Enfant-Dieu,
Qu'ils avaient échangé leur premier tendre aveu.

Puis, au Noël suivant, un mignon bébé rose
Tend au petit Jésus ses deux menottes closes.
Les deux époux, heureux, sans honte et sans détour,
Echangent, dans l'église, un long regard d'amour.

Mais des ans ont passé. La tristesse est venue.
La douleur sans pitié, jusqu'alors inconnue,
Dans ce logis d'amour a fait verser des pleurs.
Celle qu'il aimait tant, sa Margot, son bonheur,
Un soir de février, est morte résignée,
En serrant dans ses bras sa fillette adorée.

D'autres ans ont passé. Sous ses cheveux tout blancs,
Il paraît vieux, très vieux et les regrets constants,
Le chagrin, la douleur, ont brisé sa pauvre âme.
Il pleure, tous les soirs, en pensant à sa femme.

Mais sa fille lui reste. Oh! Celle-là, du moins,
Elle ne mourra pas! Il l'entoure de soins.
L'amour, sans pitié pour son âme de père,
A semé près de lui la solitude amère.
Sa Gilberte est partie, au bras de son époux.

Maintenant, il est seul, avec ses rêves fous,
Depuis un an déjà, sans amour, sans caresse,
Avec son désespoir de vieux que l'on délaisse.
Sa tête lasse penche, et l'étrange leur
Du feu sur son front blanc, d'une immense douleur
Semble être le reflet.

Soudain, sous une étreinte,
Il sent son front serré. Deux bras, comme avec crainte,
Pour ne pas l'éveiller, s'attachent à son cou.
Il relève la tête, avec un regard fou.

Est-ce un rêve? Sa fille est près de lui, rieuse,
Et l'enveloppe tout d'une caresse heureuse.
Elle prend son enfant, petit être aux yeux doux,
Les yeux de sa Margot, le met sur ses genoux.
Il regarde l'enfant et soudain, il l'enlace,
Le serre près de lui, le cajole et l'embrasse;
Et, de ses pauvres yeux, rougis par la douleur,
S'échappent, cette fois, des larmes de bonheur.

Et, comme pour bercer sa gaîté retrouvée,
Les cloches, dans la nuit, lancent leur envolée.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Avant-propos	5
LES VOIX	9
LES VOIX PURES	19
Autour du Nouveau-né	21
Les Tout Petits	25
Première Communion	31
La Poupée	35
LES VOIX JEUNES	39
Les Premières amours	41
Les Fiançailles	45
Petite Infâme	51
Le Bérêt	55
LES VOIX DOUCES	61
Le Reposoir	63
Baisers	67
Fleur Jolie	71
Griserie	77
Arrêt au Bonheur	81
Ce je ne sais quoi... ..	81
Vos Yeux	91
Qu'importe	95
Le Logis où j'habite	99
Envoi	103
Dilemne	107
Acrostiche	113
Sympathies	117

	PAGES
LES VOIX GLORIEUSES	121
Chez nous	123
Chant Canadien	131
La Langue Française	135
Apothéose	139
Le Vengeur	143
Vision	151
LES VOIX BRISEES	159
La Voix des Cimetières	161
Une Histoire	167
Cruel Amour	175
Heure Sombre	181
Epanchement	187
Naufrage	195
Perdu	203
Petite Violette	211
Le Petit Misère	217
LES VOIX CONSOLANTES	221
Sourires	223
Consolation	229
Soir D'été	237
Rêve d'Etoiles	243
Renouveau	247
Les Yeux	251
Les Larmes	255
Insouciance	259
Pensées d'album	263
Noces d'argent	267
Pitié de Pauvre	271
Noël de Père	275

Fini d'imprimer

le

six juin 1929.

pour

Monsieur Oscar LeMyre

par

IMPRIMERIE MODELE Limitée
imprimeurs - éditeurs
Montréal.

Imprimé au Canada.

(1)
75 64 - 4/

17C



Date Due

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0015683 6

PS8524 .E52V6
LeMyre, Oscar
Les voix

DATE	ISSUED TO
	192113

192113

